

BAABAABA



NUMÉRO

34



12  
TEXTES  
COURTS



BADASS

Revue Squeeze numéro 34

# SOMMAIRE <sup>1</sup>

<i>L'infini déchiré</i> de <b>Jenny Monica Etienne</b>	2
<i>Live by the Rules</i> de <b>Camille Doucet</b>	7
<i>Kilomètre 51</i> de <b>Bernard D. Sortais</b>	20
<i>Grenouilles de bénitier</i> de <b>Mike Kasprzak</b>	28
<i>6e sans ascenseur. (La balade de Tinder)</i> de <b>Louise Fonte</b>	39
<i>Putain de bâtarde d'amour</i> de <b>Pierre Brignon</b>	47
<i>Baltringue !</i> de <b>Christophe Gauthier</b>	59
<i>2</i> de <b>Jacques Cauda</b>	71
<i>Nunchacoach</i> de <b>Fabien Bernier</b>	75
<i>Suicide Squad</i> de <b>Laura Ferreira</b>	81
<i>Les sœurs Furie</i> d' <b>Audrey Fawry</b>	87
<i>Les lendemains dans la mangrove</i> de <b>Maria Petrovic</b>	99
■ ■ ■	
Les auteur·e·s	112
Ours	117

# L'INFINI DÉCHIRÉ

---

*Jenny Monica Etienne*

Badass n'est pas un terme,  
C'est une force brute qui dévore le langage,  
C'est une déchirure dans le tissu de la parole,  
Un vide qui engloutit tout, qui aspire les lettres,  
Les phrases, les sens,  
Et ne laisse qu'un silence,  
Un silence si oppressant  
Qu'il plie le temps,  
Que même la terre s'incline sous son emprise.

Badass, c'est l'instant où le temps se déchire,  
Où les secondes s'égrènent,  
Où les heures hurlent silencieusement  
Et où les éternités  
Ne sont plus que poussière  
Sous l'empreinte d'un être  
Qui traverse les âges  
Vers un horizon  
Qui se dérobe à chaque souffle.

Badass, c'est l'écho du vide qui refuse de se taire

Qui traverse le temps sans jamais s'éteindre,  
Un cri si ancien  
Qu'il précède les dieux et les efface,  
Un cri si puissant  
Qu'il défie le néant,  
C'est le son de la terre  
Qui se fragmente,  
Le grondement des abysses  
Qui fissurent la surface et réclament l'air  
Et le murmure des étoiles mortes  
Qui grésille encore dans les veines du néant.

Badass, c'est une ombre qui marche,  
Non pas derrière toi,  
Oh non,  
Mais devant,  
Un abîme d'ombre où la clarté  
S'égare tellement  
Qu'elle avale la lumière,  
Une ombre si profondément ancrée  
Qu'elle devient lumière à son tour.  
C'est l'instant où tu comprends  
Que la noirceur  
N'est qu'une autre forme  
De clarté.

Badass, c'est le feu  
Qui danse sous la pluie  
Malgré le vent.  
Ce feu ne se consume pas,  
Au contraire il purifie,  
Transforme,  
Transcende.  
C'est cette étincelle qui prend naissance

Au milieu des torrents du chaos  
Et qui refuse de s'éteindre,  
Même quand l'univers entier  
Pleure contre elle.

Badass, c'est un rire,  
Un rire qui traverse  
Les dimensions existentielles,  
Un rire qui défie les lois naturelles,  
Les règles, les limites,  
Un rire qui dit :  
« Je suis encore là,  
Et je n'ai pas fini de brûler.  
Je ne me transformerai pas en cendre. »

Badass, c'est le venin des constellations,  
Un poison mystérieux, inaltérable  
Qui coule dans nos veines,  
Ce souvenir lointain  
D'une déflagration originelle,  
D'un chaos qui nous a créés,  
Nous, les enfants de la braise,  
Les héritiers du cataclysme.

Badass, c'est l'instant où tu réalises  
Que tu es destiné non à l'éternité  
Mais pour consumer l'obscurité,  
Pour illuminer la nuit  
D'une lumière si sacrée, si pure  
Même si c'est le temps d'un instant  
Aussi fugace puisse-t-il être,  
Même si c'est la dernière chose  
Que tu feras.

Alors, Badass, lève-toi, sans réfléchir,  
Respire la fureur de ce volcan au sein de ton âme,  
Prends ton souffle  
Et, sans hésiter, crache ta lave.  
Ce monde attend cette lumière  
Que tu as à offrir  
Même si elle doit tout consumer.

Badass, c'est le scepticisme  
Qui flambe  
Plus fort que la certitude,  
Le chaos qui pétille  
Au bord du gouffre,  
C'est ce vide qui appelle,  
Non pour t'égarer,  
Mais pour te murmurer  
Que tu étais déjà ailleurs,  
Et que c'est ici  
Que tout renaît.

Badass, c'est l'infini déchiré,  
C'est la cicatrice qui refuse de s'effacer,  
Celle qui raconte  
Un récit si ancien  
Qu'il habite le silence,  
Ce moment où tu saisis  
Que tu n'es rien  
Et que c'est pour cela  
Que tu es tout.

Alors, Badass, marche,  
Marche dans les ténèbres,  
Là où même l'ombre ose à peine te suivre,  
Marche dans la lumière,

Marche jusqu'à ce que tes pas  
Résonnent comme le fracas du tonnerre,  
Jusqu'à ce que tout en toi, jusqu'à ton souffle,  
Deviennne ouragan,  
Jusqu'à ce que ton feu  
Embrase tout sur son passage  
Et quand tout s'embrasera,  
Quand il ne restera plus rien,  
Alors, Badass,  
Tu comprendras  
Que l'existence est une truffe  
d'illusion  
Et que c'est pour cela  
Que tu es éternel.

# LIVE BY THE RULES

---

*Camille Doucet*

Le néant.

Le néant.

Une odeur de pisse.

C'est l'odorat qui se réveille en premier. J'ai droit à un mélange de détergent industriel, de bière, de gerbe, de sueur et de tabac froid.

L'ouïe revient à son tour : conversations étouffées, tintement de verres, billes de billard qui s'entrechoquent, juke-box qui joue *Jolene* – version originale de Dolly Parton.

Tout ça évoque un bar miteux, je vais tenter d'enclencher la vue pour confirmer – c'est toujours l'étape la plus compliquée.

J'entrouvre les yeux, et aussitôt je me sens repartir vers le néant – l'effort consomme plus d'énergie que mon cerveau n'en possède. J'attends un peu, le temps que *Jolene* se décide à prendre ou non l'homme de Dolly, puis je lance une nouvelle

tentative. Des formes, des couleurs, je fais progressivement la mise au point. Je vois un plancher très sale et en très gros plan – OK, je gis à plat ventre sur le sol comme un dauphin échoué. Un filet de sang coule depuis mon nez et a formé une flaque rouge, au centre de laquelle pointe un minuscule iceberg blanc sale. Je passe le long de mes dents une langue qui a la consistance et le goût d'une tranche de bacon, il me manque bien une molaire, le mystère de l'iceberg est résolu.

Je tente de me redresser en m'appuyant contre le mur décoré de sous-bocks de bière, et une vague de souffrance bien vicieuse remonte de mes adorables petons jusqu'à l'extrémité de mes dreadlocks. Je dégueule un bon coup, un mélange de bile, de sang et de quelques fragments de molaire supplémentaires – je me sens tout de suite mieux. Je respire à fond, ça siffle un peu, mais mes poumons ont l'air intacts. Je jette un coup d'œil circulaire.

Je suis bien dans un bar, il est effectivement minable, et je n'ai aucun souvenir d'y être venue. Il doit être très tard, il ne reste qu'une poignée d'habitues, tous occupés à boire, à jouer au billard ou à discuter, mais surtout à faire comme s'ils ne voyaient pas la pauvre fille ensanglantée qui vient de vomir contre le mur. Le barman essuie ses verres en regardant ostensiblement ailleurs. Seul un type trapu appuyé au comptoir me fixe droit dans les yeux et m'adresse un sourire plein de compassion – je mets ça de côté, ça me sera utile plus tard. Mais pour commencer, j'ai besoin de réaliser une évaluation plus complète des dégâts.

Je décolle du mur en ahanant comme un poivrot et tente quelques pas en direction des toilettes. Alléluia, je peux marcher – courir le 100 mètres, sans doute pas, mais tanguer jusqu'aux chiottes, c'est dans mes cordes.

Je franchis la porte battante et me prends en pleine gueule l'image renvoyée par le grand miroir piqué, au-dessus des lavabos. On dirait que j'ai été percutée par un camion-citerne rempli de viande hachée. Je me passe de l'eau sur le visage avec la main gauche – je ne peux pas bouger le bras droit ; j'ai la mâchoire enflée, couleur aubergine, et un éclat de verre fiché dans la pommette. Quand je le retire, un filet d'hémoglobine rouge vif s'échappe joyeusement de la plaie. J'attrape un morceau de PQ, le plie en quatre et l'applique sur la blessure. Une tache rouge s'y forme rapidement, on dirait que j'ai un drapeau japonais collé sur la gueule, je trouve ça joli alors je le laisse – avec le sang, ça tient tout seul.

Marcher, c'est OK ; le visage, c'est réglé ; passons au bras droit. Il pend mollement et me fait un mal de chien, mais la clavicule est intacte. C'est juste une épaule déboîtée, de la rigolade. Je repère sur le mur carrelé entre les lavabos et les urinoirs un endroit où est écrit *Luis suce des bites* suivi d'un numéro de portable, et je me jette dessus épaule en avant. Avec un craquement franchement dégueu, la tête de l'humérus reprend sa place à contrecœur – ça fait mal, *puuuuuutain*, que ça fait mal.

### ***Rule #1 : No Pain, no Gain***

Je ne suis pas du genre à rechercher la douleur – se fouetter le cul avec des orties fraîches, je respecte, mais c'est pas mon truc. Mais éviter la souffrance à tout prix ? Stupide. Inefficace et contre-productif.

Quand tu la côtoies tous les jours, comme moi, tu réalises que la douleur ne veut que ton bien. Elle pose des limites, elle te contient quand tout va mal, elle affûte tes sens sur sa meule acérée, elle t'empêche de plonger. C'est l'amie qui, lorsque

tu penses abandonner, murmure à ton oreille « T'inquiète, ma belle, je t'accompagne encore quelques mètres, tu vas y arriver. » J'ai été trahie par des amis, jamais par la douleur.

Je reviens dans le bar, fraîche comme une rose qui a passé cinq jours à l'arrière d'un camion kényan. Côté juke-box, Dylan a remplacé Dolly, le patron doit vraiment vouloir que les derniers clients se caltent. Les regards sont toujours aussi fuyants, je n'aime pas cette ambiance, ça génère un mauvais karma.

Monsieur Gentil est toujours accoudé au comptoir, avec son bon sourire et son regard franc. Je m'approche de lui, il a un peu de mal à détacher ses yeux du morceau de PQ scotché sur mon visage, je peux comprendre.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? je demande d'une voix aussi aimable que possible.

— Ils étaient trois, ils vous ont cognée pendant dix bonnes minutes. J'ai voulu intervenir, mais... »

J'enchaîne pour lui épargner une excuse foireuse.

« Ils ressemblaient à quoi ?

— Deux gros balèzes, genre boxeurs pro, et un grand type avec des cornes. »

Des cornes ? Putain, je me suis embrouillée avec Belz. Le genre de mec qui, pour prouver à la face du monde à quel point il est serein et équilibré, s'est fait visser dans le crâne deux petites cornes de céramique, de part et d'autre de la croix gammée tatouée sur son front. Pour quelqu'un comme moi, chercher des noises à Belz, c'est comme si un chihuahua essayait de niquer un pitbull. Ce fils de pute cornu est à la tête

d'une vraie multinationale – drogue, armes, prostitution. Moi, je gère un petit commerce – essentiellement de la protection rapprochée, un peu d'extorsion et parfois une attaque à main armée (si c'est proposé gentiment). On est tellement éloignés dans la chaîne alimentaire qu'on n'a en principe aucune raison de se croiser. Qu'est-ce qui a bien pu se passer pour qu'il vienne en personne me coller une dérouillée ? Mes souvenirs sont toujours confus. J'imagine que j'ai sans le savoir tailladé un de ses macs, recadré un de ses sbires ou détourné quelques pochons de sa coke ; j'ai un vrai talent pour me foutre dans la merde. Une chose est sûre en tout cas : Belz me connaît bien mal, sans quoi cette petite enflure qui a trop lu *Hellboy* ne m'aurait jamais laissée en vie.

Bon, j'ai toute l'info dont j'ai besoin, le temps est venu de me transformer en ange de la vengeance. Mais avant de quitter ce trou à rats, il est indispensable de rétablir un minimum ma crédibilité. Monsieur Gentil me fixe toujours avec une empathie proprement révoltante, si je lui accorde encore cinq minutes il va me demander en mariage. Je dois agir vite et bien, le type fait quand même deux fois ma taille et trois fois mon poids, il a ce physique dense et luisant des mecs qui passent leurs week-ends dans une salle de *CrossFit* en espérant – en vain – trouver un sens à leur vie. Je lui adresse mon plus beau sourire – lèvres tuméfiées et dents maculées de sang, puis j'attrape sur le comptoir le lourd cendrier de verre dans lequel sont déposés les pourboires et je l'abats de toutes mes forces sur sa main. Dans un feu d'artifice de pièces et de billets, ses phalanges se brisent comme du petit bois et il pousse un hurlement atroce. Il tente de saisir de la main droite ce qui reste de sa main gauche, alors je remets ça, grand coup de cendar sur l'autre mimine, pas de jalouse. Re-craquement, mais cette fois au lieu de hurler Monsieur Gentil s'effondre au pied du bar en sanglotant. Pour faire bonne mesure, je lui colle

un généreux coup de tatane dans le genou, il n'a pas vraiment besoin de cette rotule et comme ça je suis sûre qu'il ne lui viendra pas l'idée de me suivre.

Il règne maintenant dans le bar un silence de mort seulement troublé par *Like A Rolling Stone* et le bruit des dernières pièces roulant sous les tables. Les braves gens évitent de me regarder, mais ce n'est plus par pitié ou par dégoût, c'est parce que je leur fais peur – putain, je préfère ça. Je cale le cendrier sous mon bras et je sors dans la nuit fraîche.

### ***Rule #2 : No One Is Innocent***

Vous avez remarqué, quand on arrête un type qui a tué et violé (dans cet ordre) deux douzaines de lycéennes, il se trouve toujours un voisin pour déclarer aux journalistes : « Je comprends pas, c'était un mec normal, il est venu à mon barbecue la semaine dernière. » On n'est pas tous des tueurs en série, mais aucun de nous n'est innocent.

Si le sort de Monsieur Gentil vous peine, réfléchissez deux minutes : pour avoir envie de lier connaissance avec une gamine déglinguée, couverte de vomi et le visage décoré d'un carré de PQ ensanglanté, il faut être soit Mère Teresa, soit un fétichiste particulièrement tordu. Vu le bouge minable qui sert ici de cadre, je parie sur la seconde hypothèse. Imaginez ce qu'il comptait faire de ses mains s'il avait réussi à m'embarquer dans sa voiture, et vous serez moins choqués que je les ai transformées en bolognaise.

Les abords du bar sont déserts – zone commerciale périphérique, troupeau de pick-ups poussiéreux qui dort sur le parking, insectes qui viennent s'écraser comme des cons contre l'unique lampadaire. L'autoroute gronde à deux pas, la ville clignote au loin comme une fête foraine. Impossible de

me rappeler comment je suis arrivée ici, mais je m'en fous car je ne compte pas revenir de sitôt. Je longe les allées vides à la recherche d'un véhicule, et la chance me sourit : je perçois des échos de rock FM et de country qui me conduisent jusqu'à un bar un peu plus animé que celui que je viens de quitter. Une rangée de motos rutilantes est alignée devant l'entrée. Je passe lentement devant les bécane jusqu'à repérer ma proie : une Ducati Monster 1200 S taillée comme un percheron sous stéroïdes, 211 kilos de pur patriarcat, je kiffe cette moto.

Je pose une de mes maigres fesses sur la selle en cuir et, en m'aidant du bord ébréché du cendrier, j'entreprends de graver une jolie pâquerette sur la peinture du réservoir. *Critch, critch*, de petites rognures de peinture grise tombent sur le sol. J'ai fini la tige et je m'attaque aux pétales quand un type très énervé sort du bar en courant. Les motards ont un rapport surnaturel avec leur machine, un lien sacré, cosmique. Leur gamin de douze ans pourrait mourir broyé dans un accident de car scolaire sans qu'ils ressentent le moindre frisson, mais dès que tu effleures leur cher engin ils sont frappés de crises d'angoisse.

Donc, le type sort en courant – pas besoin de le décrire vu l'usage que je vais en faire –, il se ramène bien en colère et me lance un cordial « Qu'est-ce que tu fous avec ma moto, connasse ? »

Inutile de le taper dans les couilles, dont la taille est en général inversement proportionnelle à la cylindrée de la bécane. Je vais plutôt viser la tête. Je lui montre le cendrier et lui demande « T'as du feu ? ». Il hésite un instant, surpris, et j'en profite pour lui en coller un bon coup entre les deux yeux – je commence à avoir la main. Ça fait un bruit chelou, craquement osseux et bris de verre, le cendrier s'est cassé en

deux et c'est con parce que je commençais à m'attacher – j'en garde une moitié en souvenir. Le motard aussi s'est cassé en deux, je récupère les clés de la Monster dans sa poche, enfourche la bécane et me voilà filant dans la nuit comme une *catwoman* de série Z.

Je rejoins l'autoroute, soudée à la moto qui me relie directement au bitume, bercée par le bruit du vent, hypnotisée par le défilement des lampadaires à vapeur de sodium. La vibration du bicylindre en L résonne au creux de mon ventre, je laisse grimper les tours, mes dreads fouettent l'obscurité, l'adrénaline dévale mes veines. Je slalome entre les rares voitures, frôle des semi-remorques argentés jusqu'à sentir leur parfum de caoutchouc et d'essence, je me mêle au flux, *Mobilis in mobile*. Il commence à pleuvoir, les phares des pick-ups se reflètent sur le bitume mouillé, je flotte entre deux mondes, je roule à tombeau ouvert sur la ligne floue qui sépare la survie et le crash. J'accélère encore, mon petit drapeau japonais a beau s'être envolé depuis longtemps, je me sens d'humeur kamikaze.

### ***Rule #3 : Live and Let Die***

Je n'ai pas spécialement envie de mourir. Mais comme je n'ai pas non plus spécialement envie de vivre, je dirais que j'ai trouvé une forme d'équilibre plutôt satisfaisante.

Je sais où crèche Belz, dont la discrétion n'a jamais été la qualité première. Mais avant de lui rendre la visite que la courtoisie impose, je dois m'équiper un peu, un demi-cendrier risquant de s'avérer insuffisant. Je sors de l'autoroute par une bretelle déserte, longe des friches industrielles et franchis les palissades effondrées d'un chantier abandonné depuis des années, terre retournée, fondations de béton hérissées de poutrelles rouillées.

Je gare la moto à côté d'une benne métallique couverte de tags, posée sur des parpaings. Je m'agenouille dans la boue et glisse le bras dans l'espace sous la benne, jusqu'à sentir sous mes doigts les contours d'un paquet. Je l'extrais délicatement, c'est une enveloppe matelassée grand format entourée de couches superposées de Scotch industriel. Merde, l'enveloppe est déchirée et quand je la retourne, une eau brune s'en écoule. Ça craint. Je me sers du bord effilé de mon cendrier chéri pour découper les couches de Scotch et j'extrais de l'enveloppe le Colt 1911 .45 ACP que m'a offert Élie. Le flingue est couvert de moisissure et de rouille, je fais jouer la culasse et un liquide brun s'en écoule. Fait chier. Élie serait dégoûté, heureusement qu'il est mort.

Je balance le .45 inutile et replonge le bras sous la benne, plus profondément, jusqu'à atteindre le second paquet. Je galère pour l'extraire, il est trois fois plus grand et trois fois plus lourd que le premier. Et surtout, il est intact. Belz, mon gars, *karma is a bitch*.

Je remonte sur la Monster, roule encore une trentaine de minutes, puis me gare à une centaine de mètres de l'entrepôt crasseux qui sert de repaire à mon ami cornu. Je prends le temps de finir de graver la fleur sur le réservoir, ça fera un souvenir au gentil motard.

La fin de soirée s'annonçant animée, je farfouille dans mes poches à la recherche d'un petit stimulant. Je tombe sur un sachet de craft glissé dans la doublure de mon blouson. Je me souviens de l'avoir soustrait, ainsi que ses petits frères, à un dealer bien dégueu qui zonait devant un collège. Je lui avais laissé en échange quelques côtes cassées – donnant-donnant, je respecte les règles du business. Je renifle la poudre brunâtre : speed. Pourquoi pas. Côté face, les amphétamines

me donnent des bouffées de chaleur ; côté pile, elles agissent vite et me rendent quasiment insensible au danger – ce qui peut s’annoncer utile vu mon programme. Je sniffe d’un trait le contenu du sachet, ça picote jusque dans mes orteils, je me sens comme neuve, tout est sous contrôle. Au moment de froisser le sachet, je réalise qu’il est décoré d’une tête de diable bien cornue. Même sans le speed, j’aurais fait la connexion. Le dealer amoché, Belz qui se venge, moi qui me venge, c’est beau comme une tragédie grecque – genre Médée, cette *bitch* en toge.

Les neurones en feu, j’ouvre le paquet récupéré sous la benne, en charge le contenu sur mon épaule et me dirige vers le hangar. Les apparences sont trompeuses et je sais que derrière les cloisons métalliques à la peinture écaillée et les vitres barbouillées de suie, Belz s’est installé une garçonnière tout confort, avec chambre XXL, salle de fitness, flingues à gogo, putes mineures et tonnes de coke – un vrai rêve humide de masculiniste. Le tout est gardé par une armée de cerbères tatoués recrutés dans des clubs de MMA : la fine fleur des joueurs de Scrabble.

J’ai profité du trajet à moto pour élaborer une stratégie dont la lumineuse simplicité me satisfait pleinement : entrer et tous les buter. Je frappe à la porte métallique ornée d’une tête de mort – sans déconner, ces mecs ont douze ans. Une créature plus proche de l’hippopotame que de l’homme vient ouvrir, et je pense qu’il est surpris de découvrir une gamine de quarante-cinq kilos couverte d’ecchymoses, et plus surpris encore de voir qu’elle tient un fusil de combat rapproché semi-automatique SPAS 12, un autre cadeau d’Élie – ce type ne savait exprimer son affection qu’en offrant des armes de gros calibre.

Avec un couinement porcin, le garde porte la main à sa ceinture, d'où émerge la crosse d'un .44 : je considère que les conditions *légitime défense* sont remplies et je presse la détente du SPAS.

Dans le chaos du monde, voir une série de faits s'enchaîner logiquement est toujours rassurant. Là, par exemple, le percuteur heurte l'amorce de la cartouche calibre 12, entraînant la détonation d'une charge de vingt-trois grammes de poudre Clay Dot, qui propulse vingt-huit billes de chevrotine à plus de mille quatre cents kilomètres/heure. À cette vitesse, moins d'un millième de seconde suffit aux projectiles pour parcourir les cinquante centimètres qui séparent l'extrémité du canon du visage du molosse, dont la partie supérieure se vaporise immédiatement en une brume rosâtre d'os et de cervelle. Ce qui était il y a quelques instants encore une tête n'est plus qu'une mâchoire béante couronnée d'un geyser de sang, on se croirait chez Bosch – le peintre néerlandais ou la marque d'outils de bricolage, ça marche dans les deux cas.

#### ***Rule #4 : The Show Must Go On***

Au début, je faisais profil bas, j'avais appris ça au centre de détention, ramener sa gueule, c'est prendre des risques. Puis, au fil du temps, j'ai réalisé l'évidence : que tu la ramènes ou non, la noirceur du monde finit toujours par te rattraper. Perdue pour perdue, autant foutre le boxon : tu chopes les mêmes cicatrices, mais au moins tu n'en as pas honte.

La détonation du fusil a mis le repaire de Belz en émoi, ça court, ça gueule, ça dégaine, ça tire au hasard. Les quelques minutes qui suivent sont d'une violence indescriptible – je ne les décrirai donc pas. Disons que pour atteindre le Seigneur des lieux, je traverse les neuf cercles de l'Enfer, le SPAS dans

une main, mon cendrier-coutelas dans l'autre, laissant derrière moi un sillage de cadavres plus ou moins identifiables.

Avec mon gabarit XXS, je constitue une cible difficile à atteindre, tandis qu'entre leurs corps surdimensionnés de bodybuilders et l'aire d'effet de mon fusil, il est très facile de trouver un terrain d'entente. Le speed me broie les tempes et me fait glousser comme une hyène, je pense aussi que ça les déconcentre. Bref, quand j'arrive à la chambre où s'est réfugié Belz, c'est à peine si j'ai récolté une éraflure à la jambe – la balle est sortie proprement – et une estafilade sur le bide (j'attendais mieux d'une machette). Je ne pensais pas m'en tirer à si bon compte.

Je donne un coup de pied dans la porte, qui s'ouvre à la volée. La pièce est immense, avec tentures de soie, lit circulaire king size, et – je vous jure que c'est vrai – *Sexual Healing* en fond sonore. Belz est malin, il s'est planqué derrière un paravent pour me farcir de plomb par surprise, mais il a oublié les miroirs qui ornent le plafond, où j'aperçois son reflet tremblotant. Je trouve assez satisfaisant qu'il soit victime de ses goûts déplorables en matière de décoration d'intérieur. Je décharge le SPAS à travers le paravent, transformant instantanément Belz en tableau de Pollock.

Je suis couverte de viscères et de poudre. L'air est saturé des gémissements des rares survivants et des feulements de Marvin Gaye, la pluie trace des motifs abstraits sur les vitres de l'entrepôt – j'ai l'impression de sentir battre le cœur primordial de l'humanité.

J'abandonne le fusil et sors du bâtiment. Je laisse l'orage laver mon corps de ses péchés. L'horizon s'éclaircit à l'est, le jour se lèvera bientôt. L'effet du speed s'estompe. Je passe la

langue dans ma bouche, jusqu'à la molaire manquante. J'ai mal. J'ai faim. Je suis vivante.

***Rule #5 : Follow No Rules***

## KILOMÈTRE 51

---

*Bernard D. Sortais*

Êtes-vous déjà allé à Bar-le-Duc par la route, en venant de Reims ? Sur les cent-dix kilomètres qui séparent les deux villes, vous ne traverserez aucun village, ni même de hameau. Vous ne verrez aucune maison habitée. Les seuls bâtiments que vous apercevrez sont trois silos à grain distants chacun de sept à huit lieues. Pour le reste, le paysage n'offrira à votre vue que des champs de céréales ou de betteraves sucrières et, ici ou là, de petits bois dont la superficie est d'un hectare tout au plus. Il est conseillé d'avoir fait le plein de carburant avant d'entreprendre ce voyage, car vous ne trouverez pas de station-service sur votre chemin...

Tobias Manesquin – forme francisée de *Månsken* qui signifie *clair de lune* en suédois – descendait d'un soldat de Gustave-Adolphe venu s'établir en Champagne après la guerre de Trente Ans. Tobias était maître clerc dans l'étude d'un commissaire-priseur de Reims. Beau garçon, son visage aux traits réguliers et ses yeux d'un bleu profond devaient faire bien des malheureuses ! Son corps, athlétique et musclé mais sujet à l'embonpoint, exigeait une pratique sportive assidue pour éviter l'excès de poids.

La maison de vente avait récemment ouvert une succursale

à Bar-le-Duc, et Tobias allait devoir effectuer fréquemment le trajet entre l'établissement rémois et l'annexe barroise. En revenant de Bar, un soir d'hiver alors qu'il gelait à pierre fendre et que la plaine neigeuse ressemblait à une immense page blanche, Tobias repéra une auberge sise au bord de la route. Il ne l'avait jamais remarquée. Il s'arrêta pour dîner. L'établissement s'appelait Le Relais du Grand Louvetier et affichait fièrement trois étoiles. Le nom du chef – Lubin Varg – figurait en bonne place sous l'enseigne. *Un patronyme d'origine nordique, comme le mien !* pensa Tobias. Le bâtiment était en pierre de taille et le toit, couvert de tuiles à l'ancienne, était surmonté à son faîte d'une girouette indiquant les points cardinaux, sommée à son tour d'une louve hurlant entourée de sa progéniture. Du lierre grimpait le long des façades. Les fenêtres étaient garnies de vitraux multicolores en losange et en borne.

Tobias entra. Tous ses muscles se détendirent d'aise en pénétrant dans la vaste salle à manger bien chauffée. Un jeune serveur, en veste rouge à col de velours noir et nœud papillon de même, l'accueillit avec un large sourire. Il le dirigea vers une table située à proximité d'une imposante cheminée où crépitait un feu de sarments. En traversant le restaurant, les clients, qui étaient nombreux, le saluèrent d'un signe de tête. Une vieille dame, au teint vermeil et aux joues rouges comme des pommes, lui fit même un petit clin d'œil. On venait de flamber des crêpes Suzette et il flottait dans la pièce un délicat parfum de Grand Marnier. Le maître d'hôtel lui apporta la carte. La reliure était en cuir ornée de motifs dorés aux petits fers qui montraient toutes les phases de la lune, du premier au dernier croissant, en passant par le disque plein. Les pages étaient en parchemin tiré d'une peau de mouton ou d'une vessie de porc. Le nom des mets était calligraphié comme sur un antiphonaire médiéval ou un obituaire clunisien.

Il dîna d'un savoureux pâté champenois en croûte, d'un

bœuf bourguignon exemplaire, et termina par un soufflé à l'armagnac, spécialité de la maison. Voyageant en automobile, il ne but qu'un verre de médoc.

En prenant le café, Tobias prit le temps d'observer les lieux. Aux cimaises étaient accrochées des gravures qui illustraient toutes les circonstances d'un laisser-courre, de la sortie du chenil à l'adieu des maîtres, en passant par le débouché et le bat-l'eau. Pour le reste, le décorateur avait un peu abusé des trophées de chasse. On voyait, sur tous les murs tendus de damas rouge, des massacres de cerfs, des hures de sangliers, des têtes de biches ou de chevreuils naturalisés, et même un oiseau de proie maintenant un pigeon prisonnier dans ses serres, lequel ouvrait un large bec dans une éternelle agonie ! Mais le sujet le plus spectaculaire de cette ménagerie morte était un grand loup empaillé, qui trônait au-dessus d'une crédence richement sculptée datant la première Renaissance. Mâtin, quel animal ! En son vivant, il avait dû peser dans les cent-quarante livres et, de la truffe à la queue, il mesurait bien de six à sept pieds de long. Ses grandes oreilles touchaient presque les solives du plafond. Le taxidermiste l'avait fixé dans une posture agressive, les babines retroussées et montrant des crocs impressionnants. Sous le socle, un écriteau indiquait que la bête avait été prise en 1781, en forêt de Laigue, par Joseph-Louis-Bernard de Cléron, comte d'Haussonville, Grand louvetier de France. *D'où le nom de l'auberge*, nota Tobias.

Après avoir fumé un havane offert par la maison, Tobias prit le chemin du retour en se félicitant d'avoir découvert une aussi bonne adresse.

Quelques jours plus tard, circulant sur la même route à l'heure de passer à table, Tobias voulut s'arrêter au Relais du Grand Louvetier. Mais il ne vit pas le restaurant. *J'ai sans doute manqué d'attention*, se dit-il. *Aussi est-ce peut-être le soir de fermeture et, son enseigne éteinte, l'auberge est plus*

*difficile à repérer.* Dans le courant de la semaine suivante, effectuant le même trajet qu'à l'ordinaire, de jour cette fois, il modéra sa vitesse à l'approche des lieux où il s'attendait à trouver le relais. Mais il n'y était pas. *Le restaurant est peut-être sur autre route,* pensa-t-il. *Elles sont toutes rectilignes dans la Champagne, il est très facile de les confondre.*

Le lendemain, buvant le café à l'étude avec ses collègues, il lança à la cantonade :

— Quelqu'un connaît-il Le Relais du Grand Louvetier sur la route de Bar ? On m'a dit que l'on y mangeait très bien.

Le nom ne disait rien à personne, à l'exception d'Ida, la comptable, dont le visage devint grave, alors qu'il était hilare l'instant précédent.

— Ce restaurant a la réputation de servir des viandes faisandées et de la nourriture avariée, dit-elle d'un ton sec. Des clients ont été gravement malades. Tobias, suivez mon conseil : allez manger ailleurs !

Cela dit, elle prit sa tasse, disparut dans son bureau et ferma sa porte.

Tobias fut étonné de cette réponse. Après le repas qu'il avait pris dans cette auberge, il n'avait souffert d'aucun trouble de la digestion ou du transit, et les aliments étaient de première fraîcheur. Cependant, les propos d'Ida prouvaient, s'il en était besoin, que le restaurant existait bel et bien, et que Tobias ne l'avait pas rêvé.

Environ un mois plus tard, vers vingt et une heures, en route pour Bar où il allait passer la nuit afin d'être à pied d'œuvre le lendemain qui était jour de vente cataloguée à l'annexe, Tobias vit à nouveau Le Relais du Grand Louvetier. Bien entendu, il s'arrêta. L'accueil fut tout aussi chaleureux que la fois précédente et le maître d'hôtel lui assigna la même table que lors de son dernier repas.

C'était un vendredi saint. Tobias n'était pas particulièrement pieux, mais il aurait voulu manger du poisson en ce jour

d'abstinence. La carte n'en proposait pas et faisait même l'impasse sur la volaille. Ce détail lui avait échappé à sa première visite. Le choix se cantonnait à la haute venaison ainsi qu'aux viandes d'agneau, de veau, de bœuf ou de porc, mais apprêtées de toutes les façons : grillées, poêlées, rôties, braisées, en sauce ou bien en pot-au-feu. À défaut d'un mets sorti de la mer ou du vivier, il choisit le plat qui lui parut le plus maigre, à savoir du boudin noir aux pommes qu'il arrosa d'un verre de saint-pourçain. Après le dîner, en quittant le restaurant, il prit un repère pour retrouver aisément l'établissement quand il le chercherait. L'auberge faisait exactement face à la borne kilométrique 51 !

Il fêta Pâques chez sa tante qui avait une propriété à Behonne, un faubourg de Bar. Il passa un bon dimanche en compagnie de ses cousins qui étaient à peine plus âgés que lui, et le lundi matin reprit le chemin de Reims. À mi-parcours à peu près, il avisa la borne kilométrique 51, tourna la tête vers la gauche, mais ne vit pas Le Relais du Grand Louvetier. Stupéfait, il s'arrêta sur l'accotement et traversa la route. En lieu et place du restaurant, il y avait un fossé, un talus et un immense champ de betteraves sucrières ! Il pensa être fou. Cela défiait l'entendement et, cette fois, il n'y avait pas de confusion possible. Vendredi une auberge se trouvait ici même, lundi elle n'y était plus !

Rentré chez lui, l'idée lui vint de consulter son agenda et de faire appel à sa mémoire, qui était excellente, pour retrouver les dates de ses repas dans ce restaurant visible par intermittence. Il fut sidéré par ce qu'il constata : les deux soirs où il avait dîné au relais étaient des nuits de pleine lune ! Sa découverte le plongea dans des abîmes de perplexité. Se pouvait-il qu'un bâtiment en pierre de taille apparaisse et disparaisse au gré des lunaisons ? Il consulta l'éphéméride et nota que le satellite serait à nouveau rond le seize du mois suivant. Il retint la date avec la ferme intention d'aller vérifier cette hypothèse...

ahurissante.

Le jour dit, le soir venu, il partit en direction du Relais du Grand Louvetier, qu'il trouva au kilomètre 51 ! Tobias reçut un accueil empressé, comme un habitué que le personnel aime à revoir. La salle à manger était pleine. Toutes les tables étaient achalandées, à l'exception de la sienne qui l'attendait près de la cheminée monumentale. Mais il mangea sans grand appétit. Il toucha à peine à ses ris de veau, chipota un émincé de bœuf à la Stroganov, et ne finit pas sa plombières. Les deux coupes de champagne qu'il avait bues à l'apéritif, outre une demi-bouteille de château-médard, lui montaient un peu à la tête. Après le café, en dégustant une chartreuse verte, il demanda au maître d'hôtel d'approcher et lui demanda à voix basse :

— Dites-moi donc, pourquoi le restaurant n'existe que par les nuits de pleine lune ?

— Pardon, Monsieur, je crains de ne pas avoir compris votre question ?

— Quand la lune est noire ou gibbeuse, il y a un champ de betterave à l'endroit où vous mettez les pieds en ce moment !

— Je persiste à ne pas saisir. Nous sommes ouverts tous les soirs sauf le dimanche.

— Ne vous moquez pas de moi ! Je sais ce que je dis !

Il avait haussé le ton, si bien que tous les regards s'étaient tournés vers lui. Il régnait à présent un silence de cathédrale dans le restaurant. Il reprit :

— Allez me chercher le patron !

— Pardonnez-moi, Monsieur, mais dans votre intérêt, croyez-moi, vous feriez mieux de partir.

Tobias se leva.

— Je veux voir le chef !

— Permettez-moi de vous offrir votre dîner mais, de grâce, allez-vous-en !

— Me suis-je fait comprendre ?

— Très bien, comme il plaira à Monsieur.

Le maître d'hôtel disparut en cuisine. Quelques instants plus tard, le chef fit son entrée. C'était un colosse qui mesurait bien ses deux mètres de haut. Il avançait en se balançant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, comme si la bipédie n'avait pas été pas son mode habituel de locomotion. On eût dit un grizzli dressé sur ses pattes arrière ! Par son dos légèrement voûté, sa face camuse et son nez épaté comme un mufle, il évoquait le bœuf musqué ou le bison des steppes. Ses yeux étaient gris perle tels ceux d'un loup. Ses oreilles, poilues et percées, portaient chacune un grelot en laiton, à l'image de ceux qu'on accroche au cou des chiens de meute. Ses mains étaient grandes comme des battoirs, velues elles aussi, et ses ongles, taillés en pointe, ressemblaient à des griffes. Tout de blanc vêtu, il portait un grand couteau de boucher en travers de la ceinture.

Avant que Tobias ait pu dire un mot, l'autre se saisit de la lame et, d'un coup rapide et bien porté, lui trancha la gorge. Le sang gicla sur les nappes immaculées et une femme qui en reçut quelques gouttes au visage se l'appliqua comme un baume. Tandis qu'on emportait le corps de Tobias en cuisine, les clients, loin d'être épouvantés par cette scène tragique, applaudirent à tout rompre en lançant des *bravi !*, comme à l'opéra. Le patron se fendit même d'une révérence à la salle en soulevant sa toque, à la façon d'un comédien qui salue le parterre une fois la représentation terminée. Et les conversations reprirent, dans l'indifférence face à ce qui venait de se passer, comme si l'on avait sabré une bouteille de champagne, flambé une omelette norvégienne ou soufflé les bougies d'un gâteau d'anniversaire...

Pour peu qu'on l'enveloppât d'un linge de coton afin de le laisser s'affiner dix à quinze jours dans la chambre froide, le cadavre de Tobias allait donner de bons morceaux. La brigade ferait des andouillettes avec ses abattis, des boudins avec son sang et de la salade avec ses cartilages. Ses grands

fessiers seraient servis mijotés, ses mollets en pot-au-feu et ses pectoraux flambés au cognac. Quant à sa peau, tannée et parcheminée, elle servirait de support pour calligraphier le menu.

La viande qu'on servait au Relais du Grand Louvetier était seulement maturée, et non pas faisandée comme l'avait prétendu Ida en exagérant. La maison était une adresse confidentielle connue d'un petit nombre d'initiés, un peu ogres, qui aimaient la chair humaine bien conditionnée, et qui consultaient l'éphéméride avant de se présenter pour dîner.

Quant à savoir pourquoi l'auberge n'est visible que par les nuits de pleine lune, le mystère demeure. Les habitués ne posent aucune question à ce sujet. Il conviendrait d'en demander la cause au patron, mais il n'est pas bavard.

# GRENOUILLES DE BÉNITIER

*Mike Kasprzak*

Lucien était sur le point de faire une nouvelle connerie. Il suffisait de regarder son visage, son sourire au coin des lèvres, ses yeux plissés cherchant à droite à gauche si personne ne l'épiait, ses poings serrés, ses genoux tremblotant d'excitation, pour savoir qu'il préparait quelque chose de sale.

La chapelle sentait l'humidité, l'encens rance, le vieux, les prières trop dites, les « Notre Père à la con », le bois bouffé par les termites et tout dans ce décor foutait la nausée à Lucien. Il regardait le sol, les murs, les pierres, et n'avait juste qu'une envie : tout foutre en l'air, balancer des coups de pied, arracher ces gros cailloux un par un et les balancer dans la rivière, dans le ciel, « leur ciel avec leur dieu perché tout là-haut », écrabouiller les poules, ou pire encore. Ce trou perdu dans les sous-bois lui donnait envie de vomir, il n'entendait plus ici que les sermons, que les corneilles qui braillent sans arrêt, que les messes basses, que les remontrances des sœurs, que les punitions, les menaces et les sanctions de ce « vieux fou ».

*Je t'en foutrais moi des mon Père, des Père Machin, des Oh mon Seigneur. Un sacré fils de pute ouais*, pensait le garçon.

Et les coups, et les menaces, et les sanctions, les punitions, les humiliations même, les heures passées dans le placard,

dans le noir, seul, à devoir « se repentir », à devoir « réfléchir à ses actes », à « mûrir », n'avaient jamais donné le moindre résultat, n'avaient jamais réussi à retordre dans le bon sens ce gamin, cette teigne comme on l'appelait ici, ce « sale mioche », ce « morveux ». Et le Père Anselme, ce « vieux fou », avait eu beau essayer tout ce qu'il pouvait pour remettre ce garçon dans le droit chemin, pour en faire un « enfant de Dieu », pour lui montrer la voie de la raison ou Dieu sait quoi justement, le gamin n'en faisait qu'à sa tête, toujours, et même pire.

Lucien était sur le point de faire une nouvelle connerie, et après avoir vérifié ici et là que personne ne se terrait dans un coin, que personne ne le guettait nulle part ou ne l'attendait avec une ceinture, il se tripota entre les jambes et se faufila par la porte arrière vers le couvent des jeunes nonnes.

Une nouvelle journée se levait alors qu'il avançait à tâtons, les pieds nus sur les dalles encore froides, une nouvelle journée terne, faite de sacrifices, de privations, d'absence de joie, de cris, de rires, une nouvelle journée pleine d'ennui, âcre, creuse et lisse, et surtout bien trop triste pour ce gamin, pour ce « démon » débordant de force et de vie.

Tout était encore calme, trop calme, toujours si calme, si silencieux, si respectueux et c'est peut-être bien ce qui emmerdait le plus Lucien : ce respect, cette révérence, surtout pour leur « fichu Christ », qui n'était « rien d'autre qu'un fils de pute lui aussi » estimait-il, « comme moi », « pas mieux », n'y voyant là certainement pas le fils de Dieu ou une partie d'une Trinité à laquelle il n'avait « jamais rien bité que dalle ». Et là, dans le recoin sombre et froid, lugubre, sale, entre le couvent et la chapelle, ce « fils de pute lui aussi » attendait que tout le monde se lève, que les sœurs, « ces salopes », réveillent les jeunes nonnes, « ces petites putes » ; et elles allaient voir ce qu'elles allaient voir, se disait Lucien, comme s'il préparait le coup du siècle.

Quelques minutes plus tard, alors qu'on entendait encore au loin les corneilles brailler et les grenouilles jacasser comme pas possible, une vieille sœur, enrobée dans sa soutane comme une madeleine carbonisée, ouvrit la porte du couvent à l'autre bout du couloir, une cloche à la main, la fit tinter, signal du rituel que toutes allaient suivre à la lettre, « comme des oies » pensa Lucien à ce moment-là, attendant le moment propice.

Et d'un seul mouvement, comme des oies en effet, toutes les jeunes nonnes ouvrirent leur porte et sortirent de leur chambre, en robe ou pyjama, « habillées comme des sacs » jura Lucien, et c'est alors, sourire lubrique sur le visage, regard diabolique, plein de feu et de haine mêlés, qu'il surgit de son trou et abaissa son froc. Il courut en hurlant des saloperies comme jamais à travers le couloir, montrant à qui le voulait son sexe bandé qu'il faisait gigoter dans tous les sens, criant « Le v'là, l'Évangile, bande d'oies » ou « Priez pour ma queue », tout en essayant de se frotter contre les jeunes filles à la fois terrorisées et honteuses d'assister à ce spectacle ignoble, à cette horreur, à cette dépravation sortie tout droit du gouffre des Enfers, se cachant les yeux et les oreilles, ne sachant ce qui était pire entre voir cet « avorton » agiter son sexe pendouillant aux yeux de toutes ou se laisser souiller les tympanes par les pires horreurs.

Et alors qu'il déambulait dans le couloir à toute vitesse, baladant ses mains autant que possible sur les jeunes sœurs, espérant toucher une fesse ou un sein naissant, histoire d'en profiter un peu, de « goûter à la vie », de passer enfin quelques minutes de bon temps dans ce « trou de merde », dans cette prison, une main ferme, froide, méchante, qu'il ne connaissait que trop bien, aux doigts longs comme des serres, vint l'attraper par l'oreille et la tira si fort que le gamin crut qu'elle allait s'arracher de sa tête. Au contact de cette main et de cette peau et de cette chair qu'il ne pouvait plus sentir, plus supporter, il tressaillit rien qu'au toucher, essaya de se débattre et de sortir

de ce piège.

« Enculé, cria-t-il.

— Ah, espèce de porc !, jura le Père Anselme. Ah, ça oui, un porc ! Un cochon ! Ah, attends de voir ce que tu vas prendre ! Toutes ces années à l'éduquer et cette vermine est de plus en plus mauvaise chaque jour que Dieu fait ! »

Le Père Anselme traîna le gamin le long du couloir, sous le regard des jeunes nonnes qui osaient enfin ouvrir les yeux, enfin écarter un peu les mains de leur visage pour voir si la comédie était terminée, si l'horreur avait pris fin et si la main de Dieu était enfin sur ce garçon pour le remettre à sa place. Tout en le tirant par l'oreille, ce vaurien qui gesticulait comme pas possible, cet enfant du Malin se dit Anselme en le regardant du haut de sa silhouette longiligne, fier, les cheveux gris peignés au poil, il se dit que ce vautour, cet enfant du néant, ce fils de rien, avait bien poussé ces derniers temps, et qu'il deviendrait de plus en plus difficile de le tenir à l'œil maintenant, qu'il pourrait se montrer rapidement ingérable et qu'il fallait qu'il trouve une solution, une correction ultime ou un salut.

*Viens à mon aide, Seigneur, supplia le Père. Cet enfant du Malin ne peut plus continuer à se jouer de moi, à provoquer ma colère. Il faut trouver une solution. Les coups de fouet ne suffiront bientôt plus. Il faut qu'il s'en aille. Nous avons encore été trop aimables avec lui. Trop tendres. Il faut qu'il comprenne. Qu'il comprenne par lui-même qu'il doit partir. Il faut lui donner l'envie de partir. Lui faire comprendre qu'il n'a plus sa place ici parmi nous. Si jamais il l'a eue. Ce vaurien. Un animal indomptable. Une créature incontrôlable. Moi qui pensais en faire un enfant de Dieu. N'a que le mal dans les yeux, la violence dans les veines. Il est temps pour lui de partir maintenant. De libérer la bête dans la Nature. Et advienne que pourra.*

Tout au long du couloir, il avait pincé l'oreille le plus fort possible, la tournant sur elle-même pour être certain que la douleur soit bien palpable, afin de s'assurer que de cette bouche de l'enfer ne sorte plus une seule injure devant ces enfants innocentes, devant ces « petites puretés », que le mal ne se propage pas, et que les lieux retrouvent enfin de leur sérénité, de leur calme, de leur quiétude.

Il amena le garçon dans une pièce à l'arrière de la chapelle, obscure, sombre, qui fit frissonner le gamin, lui rappelant sans doute trop de souvenirs, les humiliations, les sanctions, les punitions, et toutes ces heures passées dans le noir, et les larmes, et la solitude, et la colère et bien d'autres choses enfouies, et quand le Père ferma la porte et qu'ils furent seuls, loin des oreilles chastes et des yeux innocents, il le jeta par terre et lui cracha :

« Eh bien, sale porc, à nous deux. Tu veux jouer au cochon ici. Tu veux souiller notre paisible couvent. Tu veux corrompre tes propres sœurs. Je vais te donner l'envie de ne plus jamais recommencer, mon enfant. Il faut que tu le comprennes. Que ta place n'est plus parmi nous. Tu trouves ça drôle d'abaisser ton pantalon devant ces colombes. Je vais te montrer. Allez, abaisse ton pantalon à nouveau et serre les dents. Dix coups de fouet, et tu iras ensuite prier dans la chapelle. »

Le gamin serra les dents, retint ses larmes et sa colère, et ses yeux ne riaient plus, ses yeux enrageaient. Il abaissa son pantalon comme par habitude, appuya les mains contre le mur pour encaisser les coups et proféra en lui-même des choses terribles, qu'il était temps que tout ça prenne fin, que la place d'un monstre n'était pas de ce monde, pas de cet endroit, et il ferma les yeux en attendant le premier coup de fouet.

Le Père Anselme leva le bras bien haut, le fouet menaçant comme jamais, estimant qu'il fallait marquer le coup, punir, que ce n'était pas finalement sa main qui s'abattrait sur ce rejeton du diable, mais la main de Dieu, et sermonna : « On

ne touche pas à ses sœurs dans la maison de Dieu » puis lui envoya le premier coup qui claqua sur le fessier de l'enfant comme une chair qui se brise.

*Enculé*, se dit le gamin en serrant les dents.

Un deuxième coup vint fendre l'air et s'abattre sur les fesses maigrelettes et déjà rougies du garçon.

*Espèce d'enculé...*

Puis un troisième.

*Espèce de sale enculé...*

Après cette nouvelle punition, Lucien partit se réfugier dans les sous-bois, des larmes inondant ses joues, les marques de fouet sur les fesses, marchant avec difficulté, les poings serrés, se jurant que c'était la dernière fois, oui la dernière fois qu'il encaissait ces coups et ces injures et cette humiliation, et que la prochaine, si jamais cela devait se reproduire, il lui montrerait. Il leva le poing sous les arbres, les pieds nus sur la mousse, dans un silence quasi total, un silence de sous-bois, essuya les quelques larmes qui traînaient encore sur son visage rougi et s'aventura un peu plus dans la clairière.

Cet endroit le calmait habituellement, il pouvait se promener à sa guise au bord des rivières, des étangs, écouter les oiseaux, casser des branches pour en faire toute sorte de bricoles, construire des cabanes, des refuges, s'allonger en dessous, se reposer sur le sol frais, souvent humide mais confortable, fait de mousse et de hautes herbes. Mais ce jour-là, il ne voulait qu'y mettre le feu, tout détruire, casser toutes les branches, les écraser, les piétiner, tout ça à cause de lui, à cause de ses coups, de ses injures, de son fouet, à cause de « ce monstre ».

*Qu'il essaye encore une fois*, murmura le garçon en montrant à nouveau le poing à des spectateurs invisibles, sinon mouches, écureuils ou crapauds qui traînaient dans le coin.

Il s'assit sur une pierre au bord des étangs, regarda les

nénuphars, et essaya de se reposer, de se détendre, de se laisser porter par le calme, par le murmure de la rivière lointaine, mais un bruit l'en empêchait, un bruit ridicule, se dit le garçon, une farce, presque une insulte. Une grenouille quelque part sur l'étang, cachée derrière une pierre ou un nénuphar, n'arrêtait pas de coasser, bêtement, presque avec moquerie, comme pour déranger volontairement le gamin, le narguer et l'empêcher de trouver le repos, l'incitant à remettre de l'huile sur le feu de sa haine.

Lucien chercha partout, plissa les yeux pour affûter son regard, tendit l'oreille pour débusquer l'origine du son, des moqueries, et enfin la repéra. Elle se tenait au bord de l'eau, presque fière, énorme, gonflant les joues comme si elle voulait se faire exploser et faisant un vacarme pas possible.

Il regarda autour de lui, cherchant comment faire cesser ce bruit, comment faire « taire cette conne », voulant retrouver le calme qu'il méritait et dont il avait besoin, et attrapa une pierre à côté, lourde, ronde, parfaite. *Un missile*, se dit Lucien.

Il s'approcha tant qu'il put, regarda la bête qui ne faisait pas un geste sinon gonfler les joues, ouvrir à peine la bouche pour lâcher des coassements épouvantables, tout en regardant l'étang sans doute en quête d'une mouche ou tout autre insecte à son goût.

Puis le coup partit, fulgurant, brutal, la pierre fendit l'air dans un sifflement strident et vint percuter la bestiole de plein fouet.

Lucien en cria presque de joie, mais la douleur et le souvenir encore frais des coups de fouet le crispèrent et il ne montra que de la haine, ne ressentit qu'un sentiment de petite victoire intérieure, de petite réussite, de petite vengeance. Il voulut en avoir le cœur net, être certain d'avoir réussi à massacrer cette « gobeuse de mouches », cette « conne qui n'en avait rien eu à foutre » de son moment de répit et de son besoin de silence, et qui ne méritait rien d'autre que de se prendre « une pierre en pleine gueule ».

Il s'approcha de là où se trouvait la grenouille, la chercha et, à quelques dizaines de centimètres, il la vit, couchée sur le côté, toujours aussi énorme, gluante, éclatée par le caillou, répandant ses viscères sur la mousse, le corps poisseux, vaseux, immonde. *Vraiment dégueulasse, cette pute*, constata Lucien.

Puis, tendant l'oreille, il discerna non pas un autre coassement d'une grenouille proche qu'il aurait pu traquer et abattre, mais des dizaines, des centaines de coassements, autant de bestioles qui n'attendaient qu'une chose pensa-t-il en ricanant à moitié : se prendre elles aussi une pierre sur le coin de la gueule.

Il grimpa sur un rocher et regarda de l'autre côté de l'étang : des centaines de grenouilles, la peau luisante, verdâtre, monstrueuse, coassaient en chœur, fanfare terrible, capharnaüm grossier qui donnèrent à Lucien une idée du tonnerre, ne voyant là qu'une armée de cadavres ambulants.

Alors que le Père Anselme était en train d'estimer mentalement le coût des frais pour la rénovation de la toiture du poulailler, pour la construction d'un nouveau bénitier, et de faire le compte des aumônes des dernières messes, assez juteuses, au moment où il poussa la porte de la chapelle, frappant fort du pied à chaque pas, les dalles tintant d'un bruit froid et presque métallique sous ses pas, un seau rempli d'on ne sait quoi, de saloperies, de poison ou de résidus de vermine, lui tomba sur le coin du museau. Il se débattit comme un diable, gesticulant dans tous les sens, cherchant à se débarrasser de ces horreurs, tapant dans le seau à coups de pied, quand il tomba à terre, la soutane souillée comme si le démon venait de lui dégueuler sa haine dessus, une bile rance, âcre, verdâtre et boueuse. Lorsqu'il réussit enfin à retrouver son calme, se débarrassant comme il le pouvait de cette saleté, de ces sortes de cadavres, de ces « merdes ou pourriture » à l'odeur de vase, de ces corps gluants qu'il n'arrivait pas à identifier, tels des

crapauds broyés et piétinés, il entendit jaillir un rire malin, diabolique, juvénile, et surtout familier ; un timbre de voix qu'il ne pouvait plus supporter.

Dans son coin, mort de rire, se retenant pour ne pas se montrer, les mains gluantes, le corps squelettique plié en deux, Lucien n'en pouvait plus, jurait comme un diable, insultait le Père et « tous ses morts », le regardait se débattre, complètement ridicule, loqueteux, souillé, remis à sa place pour ainsi dire, comprenant enfin « ce que ça fait de vivre dans la merde », de se faire humilier, de puer, de découvrir de près la saleté.

Repérant le gosse, après s'être essuyé les yeux poisseux, et la bave, et le sang, et la vase d'un revers de sa soutane, le Père bondit d'un mètre au moins, hurla intérieurement afin de ne pas laisser le mal s'exprimer un peu plus en ce bas monde, et, les yeux haineux, finalement comme tout un chacun, fonça vers le gamin, prêt à l'étriper.

Lucien recula tout d'abord d'un pas, effrayé devant ce « vieux fou » qui se jetait sur lui, et s'apprêtait à déguerpir, loin, mais pris par la peur de se faire attraper ou la colère ou la haine ou un désir de vengeance, se retourna vers le Père et se dit que le moment était venu, que c'était le moment de « faire saigner cet enculé ».

La pierre fila d'un seul coup, touchant au front, à nouveau tel un missile, et le Père tomba raide, sans un mot, s'écroulant sur le sol de tout son long, comme foudroyé.

Tout d'abord effrayé, le gamin eut un sourire fugitif puis, porté par la haine, comme un volcan trop longtemps éteint pouvant enfin cracher son feu sur le monde, l'anéantir, il s'approcha du Père qui gisait telle une corneille désossée, comme un diable mort, le teint livide, presque déjà blanc et froid, les yeux regardant dans le vide, peut-être déjà dans un monde meilleur, ou aux portes de l'Enfer.

Il regarda d'abord à gauche, à droite, les poings serrés, les genoux tremblants, comme tétanisé, espérant que personne

ne se pointe et ne le prenne sur le vif, en flagrant délit, puis certain d'être seul, les sœurs et les nonnes sans doute en pleine prière ou au milieu d'une eucharistie, il tâta le Père du pied.

Le corps gisait par terre – un filet de sang s'écoulant le long de l'oreille – déjà froid sur les dalles froides elles aussi, ces dalles toujours froides, sinistrement froides, froides pour l'éternité. Lucien retourna le corps pour être certain de la chose, pour être certain de la mort, de cette froideur, de cette « fuite de l'âme » et, quand il fut sûr que le Père était bien parti de ce monde, sans comprendre réellement pourquoi, peut-être sous l'effet de la colère ou de l'odeur d'encens qui emplissait la pièce, lui donna un coup de pied dans les fondements.

*Tiens, prends ça, enculé !*

Puis un deuxième.

*C'est pour le fouet, sale enculé !*

Et un troisième.

*Et ça pour tous les coups, sale enculé !*

Puis un quatrième, et encore un autre, et les coups pleuvaient, et dans ce déluge de violence, chaque coup sonnait comme un écho des trompettes de l'Apocalypse, les larmes se mirent à couler sur les joues du gamin, qui ne cessait de frapper sans pouvoir s'arrêter, de frapper, de hurler intérieurement.

*Et ça, espèce d'enculé, tu sais pourquoi...*

*Tu sais pourquoi, espèce d'enculé...*

*Tu sais pourquoi...*

Le gosse était en larmes, sanglotant comme un enfant, le corps affalé sur celui du Père, les yeux rougis, les poings serrés, tremblant de chaque membre, mais le visage différent, presque libéré, apaisé, comme ayant évacué toute la haine qui coulait depuis trop longtemps dans ses veines.

Le Père était allongé par terre, toujours plus froid, retournant déjà à la poussière pour ainsi dire, avec probablement quelques côtes cassées ou le nez pété, le cœur dur comme de la brique, et l'âme sans doute partie à jamais pour l'éternité.

Lucien essuya quelques larmes de sa manche, regarda autour de lui pour s'assurer que personne ne l'épiait, et se dit qu'il était temps de partir, de déguerpir même, loin, très loin, et que tout serait mieux qu'ici, mieux que cette odeur de vieux, de moisissure et d'encens.

Il fouilla sous l'autel, prit ce qu'il y trouva : la bouteille de vin, un vieux morceau de pain, les pièces des dernières messes qu'il mit dans une poche bien profonde, et passa la porte sans un regard en arrière. Puis il longea les sous-bois de longues heures, un demi-sourire aux lèvres et le regard plein d'assurance.

Il était libre.

# 6E SANS ASCENSEUR. (LA BALADE DE TINDER)

*Louise Fonte*

D'autres sont venues  
après toi  
elles ont  
pris un TGV  
elles ont  
pris un métro  
elles ont  
fait le code de la porte  
elles ont  
gravi les six étages  
elles ont  
sonné à la porte  
*Dring*  
Elles étaient essouffées  
*ah ah ah*  
c'est pas comme nous on avait l'habitude  
— Salut  
— Salut  
— C'est haut chez toi  
Elles disaient toutes la même chose  
j'étais saoulée

ça commençait mal  
tu sais comme je suis  
malaimable mauvaise comme une gale mal embouchée  
vraiment un sale type, tu te souviens ? Ben,  
c'était pire.  
D'autres se sont hissées  
après toi  
dans le nid  
ça m'a fait  
le même effet que  
comme si  
des huissiers se présentaient devant ma porte  
pour faire la liste de ce qu'il me restait de peine  
que j'aurais des fois oublié de déclarer  
de bons gros paquets de chagrin pur  
planqués dans les tiroirs sous le matelas dans la caisse du  
chat  
est-ce que j'avais bien payé ma taxe sur le tourment ?  
Elles réclamaient une évaluation objective  
de ce qu'elles pourraient récupérer de moi  
vérifier que j'étais pas trop rongée du dedans par les moisissures  
que j'étais pas branlante du socle parce que c'est pas bandant  
de tomber sur une baltringue qui s'écroule sur elle-même  
surtout sur Tinder  
elles voulaient voir de leurs propres yeux si je valais encore  
sur le marché de la bonne meuf qui veut se refaire  
palper la came  
« Une de perdue dix de retrouvées »  
qu'elle m'a sorti un jour cette pouffe rondouillarde qui se  
disait mon amie.  
Est-ce qu'il restait quelque chose à grailler sur les os de  
moi ?  
Elles tordaient un peu la bouche dépitées  
faut dire

y'avait plus grand-chose de doux de chaud de brillant  
d'invitant sur ma face  
pas de signal sur leur *gaydar*  
pas de lueur comme un petit ver fluo qui gigote dans le bas  
du ventre  
juste moi froide et flageolante poil hérissé  
chien épileptique sous une pluie invisible  
elles n'auraient  
rien d'autre  
à prendre en l'état ou cassez-vous  
un sale chien jaune maigri secoué de spasmes mâchoires  
vissées l'une à l'autre  
je te dis la suite ?  
Après que j'avais ouvert la porte dans la vilaine disposition  
que je viens d'exposer  
elles entraient quand même.  
Elles avaient droit à leur petit *crush* avec la *batgirl*  
pas venues pour rien quand même  
après ces heures dans le TGV  
et t'as vu le prix du billet ?  
« Merde je suis pas venue pour rien quand même »  
quelque chose de ça je te dis  
elles avaient l'œil brillant de mes odieuses enchaînées  
les unes après les autres  
comme si j'étais  
une sorte d'artiste  
à manier avec des pincettes mais une artiste c'est toujours  
compliqué  
elles voulaient taper l'incruste  
genre que je les sorte dans les boîtes de gouines de Paris que  
je leur roule des pelles  
des pelletées de pelles sur *Ray of Light* de Madonna devant  
toutes les sœurs,  
oh putain

l'angoisse  
Dans quelle ornière je me roulais  
la grosse grosse confuse merdique  
j'aurais pu leur barrer le passage avant qu'elles posent leur  
sac  
j'aurais pu éviter d'arborer ce stupide sourire de canaille  
style la meuf qui en a vu, *t'sé*  
leur dire halte tout de suite  
que je m'excusais puis tout ça, méprise, je suis désolée, je  
vais mal en ce moment  
*bla bla bla* m'en veux pas une prochaine fois peut-être  
restons amies *bla bla bla*  
à leur place moi j'aurais dégringolé les six étages furax  
j'aurais tapé fort sur les marches de bois polies par des  
années de serpillière à la javel  
en gueulant pour que tout l'immeuble en profite  
« Quelle conne grosse mytho espèce de fada tordue va te  
faire soigner ! »  
Mais je fermais ma bouche  
je voulais qu'elles aient mal à ma place  
alors je les invitais à entrer et elles faisaient le tour des  
50 m<sup>2</sup>  
de mon cimetière sous les toits  
avec leur blouson sur le dos  
la chatte faisait la gueule tu sais comment elle est aussi mal  
élevée que moi  
la vilaine hirsute  
moi je refermais la porte et le verrou  
*clac clac* la psychopathe  
je pensais ok c'est toi qui l'a voulu meuf  
comme la toute petite femme méchante mesquine médiocre  
*minuuuusse*  
que j'étais devenue depuis que t'étais partie  
elles touchaient mes objets, mes talismans sacrés sur les

étagères  
pour se donner une contenance  
le caillou, la plume, la mèche de cheveux, la bûche, la caisse  
à fusils, tel dessin, tel livre, les photos... mes guitares... c'était  
trop...  
je serrais les dents à fendre l'émail  
je pensais :  
— *Ohhhh* ça va... arrête... c'est ça ma vieille passer à autre  
chose, arrête tes jérémiades, maintenant il faut IL FAUT  
aller de l'avant tourner la page  
elle est pas si mal elle est plutôt mimi  
ça commence à bien faire de vivre avec un fantôme et un  
chat  
si tu sors pas de cette grotte, ça va mal finir, grosse !  
Alors mes larmes de rage s'écoulaient dans ma gorge  
aspirées dans cette buse béante sans atteindre les yeux  
les huissiers n'y voyaient que du feu  
« C'est vachement sympa chez toi j'aime bien la déco »  
J'allais de l'avant en reculant, putain  
les mains dans les poches de mon jeans pour pas faire de  
gestes brusques  
c'était évident c'était gros comme mon nez qui est pourtant  
petit  
que j'avais des envies de violenteries en regardant leur cul  
c'est bien connu troncher sévère troncher cru ça calme les  
nerfs  
mais oui mais oui *oooh alleez*  
comme si tu le savais pas aussi bien que moi

(La narratrice souffle longuement.)

Une fois assises dans mon canapé elles disaient  
« T'as quelque chose à boire ? »  
Ben évidemment, tu crois quoi, meuf,

que j'ai pas prévu de quoi me saouler la gueule peut-être ?  
Le pire c'est une fois, y'en avait une qui fumait pas  
elle trouvait que je puais de la gueule elle voulait pas que  
je fume  
mes clopes dans mon lit  
attends, j'ai failli lui mettre un pain.  
Sinon j'étais correctement pétée avant de baiser avec  
celles que je n'aimais pas que je n'avais jamais aimées que  
je n'aimerai jamais  
parce que le petit filet d'amour indigent au fond du puits  
sombre et mousseux qu'était devenu mon cœur cherchait  
un passage pour sourdre dans la lumière  
et n'y arrivait plus.  
Pourquoi ?  
Parce que je balançais des gravats dans ce puits des détrit  
des tas de saloperies  
pour le combler  
ne plus sentir le souffle d'air glacé monter du fond dans mes  
narines  
ce goût de tombeau qu'il collait sur ma langue  
mais ce goût de tombeau c'est tout ce qui me restait  
sous les toits.  
.....  
Tu veux savoir ce que c'est la cruauté ?  
C'est que je savais mieux que toi que tu voulais partir  
c'est que je savais mieux que toi qu'il fallait que tu partes  
c'est que je savais mieux que toi que c'était mieux pour moi  
que tu partes  
que tu rencontres quelqu'un d'autre  
que tu vives plein de nouvelles choses des choses bien des  
choses merdiques  
que tu devais vivre sans moi  
pour devenir.  
Il fallait que tu montes les marches du palais de Cannes

dans ta robe moche  
que tu reçois les éloges les coups de langue des baveux  
les flashes dans les yeux  
que tu souris aux journalistes  
« Oui, le cinéma de Cassavetes m'a beaucoup influencée... »  
Il fallait ça, je le savais putain je le savais  
mais toi tu ne savais pas à quel point c'était cruel cette  
lucidité  
c'est comme un condamné qui connaît le jour de sa mort.  
Je baisais sans joie moi qui avais tellement exulté tellement  
bramé la joie tellement au creux de toi.  
Je baisais sans joie et rien n'est plus triste au monde parce  
qu'alors toutes ces particules  
de lumière qui jaillissent du ventre ne sont plus rien que de la  
cruauté de la saleté  
de la porno  
elles me racontaient des choses secrètes d'elles  
après  
pour sculpter notre intimité  
c'était pénible

« Il est quand ton billet de retour ? »  
je demandais  
Rester ce week-end ? Non ce week-end je fais des trucs  
faut que tu partes demain matin  
Quels trucs ? Des trucs...  
C'est ça que je leur infligeais  
Une vraie pute une crapule  
je ne pouvais rien dire que des choses acides des choses  
cramées au chalumeau  
elles m'en voulaient à mort  
Tu m'en veux ? Oui je sais... demain trop tôt je te chasserai  
tu reprendras ton maudit TGV  
tu mettras à fond le casque sur tes oreilles en regardant les

rails pour ne pas entendre la voix dans ta tête  
Mais quelle sale petite pute celle-là  
tu penseras avec la gorge serrée  
et tu auras raison sur  
toute la ligne  
Je resterai dans notre air vicié tout le week-end  
avec un goût de tombeau sur la langue  
comme une punition et  
j'en serai soulagée.

# PUTAIN DE BÂTARDE D'AMOUR

*Pierre Brignon*

« Marre d'être trimballée dans leur saleté de pénétration spatiale... Quand est-ce qu'il nous débarque, cet enfoiré synaptique ? »

Après une traversée sans histoire, le *Spirit of Gramsci* venait d'arriver en orbite autour de la planète naine et la plupart des passagers s'impatientaient.

Le croiseur pénitentiaire effectuait un grand trek de repentance dans le cadre du programme de réhabilitation des Jeunes Désapprouvées. Il était rempli d'une bande de chieurs qui avaient commis l'erreur de pirater le Flux médiotronique impérial. C'est peu de dire que leurs petites blagues potaches sur la sénescence prématurée des membres de l'intelligentsia gouvernementale n'avaient pas fait l'unanimité auprès des intéressés.

Le trajet avait été minutieusement élaboré par le *Pédagone* de bord, un drône académique qui avait déjà mené de nombreuses sessions rééducatives. Son émetteur cérébral de forçage avait fait merveille pour épanouir les synapses de quelques-uns des pénitents les plus obtus de la promotion. À l'exception notable de la récalcitrante H-Po47, une Hystérique Libertaryenne de la pire espèce. Son dossier mentionnait en particulier une enfance dépravée sur un chalut de ferrailleurs tenu par un droïde dysfonctionnel et une otarienne permissive.

Des parents indignes au lourd casier judiciaire.

« Chiotte ! Mais qu'est-ce que c'est que cet astéroïde merdique ? Où est-ce qu'on va trouver une putain de gargotte où se biturer la gueule dans ce bled paumé ? »

Placée à l'isolement dans sa cellule, la récalcitrante H-Po47 donnait des signes d'agacement qui incitèrent le *Pédagône* à accélérer la procédure de délestage de ses camarades repentants.

Après une première session de neuro-conditionnement servile et de sémiologie non aristotélicienne, le programme comprenait en effet l'exploration autonome d'une planète fraîchement répertoriée par les cosmographes, histoire de mettre les apprenants à l'épreuve et d'évaluer l'efficacité du bourrage de crâne qu'ils avaient subi.

Les barges de débarquement furent expulsées du croiseur, jusqu'à ce que l'ensemble de la cohorte se soit entièrement regroupée en une escadrille impeccablement ordonnée. Le *Pédagône*, en lien neuronique direct avec l'essaim, apprécia la précision millimétrée des manœuvres de ses protégés.

Ils présentaient tous d'excellentes perspectives de rédemption, avec un coefficient d'expansion neuronal de l'ordre de 124 à 137 doltos. Largement de quoi constituer une nouvelle génération de hauts fonctionnaires bornés aptes à coloniser les planètes les plus prometteuses de la Synthèse.

« Et moi, bordel ! Ils croient sérieusement qu'on peut me séquestrer dans ce clapier pendant que les collègues descendent se marrer en bas ? »

À l'idée de se retrouver seule sur le croiseur, Hardel fut saisie d'une brutale crise de monophobie. Quelque chose disjoncta dans son hyperthalamus et ses glandes surrénales injectèrent un torrent de stéroïdes dans chacun de ses muscles. Les sangles en Kevlar qui entravaient ses jambes et ses bras n'y résistèrent pas. Elle bascula en mode « furie » et arracha la porte blindée de sa cellule comme s'il s'était agi d'un riant bouquet de marguerites.

En quelques pas, elle fut sur le pont où stationnaient deux ou trois barges qui n'avaient pas trouvé preneur et décrocha

au passage un fulgurant de son râtelier en le débarrassant de son cadenas à grands coups de dents.

Le temps de forcer la trappe d'accès, et elle s'était installée aux commandes du vaisseau le plus proche qu'elle lança pleins gaz vers la liberté.

« J'arrive, les *fiâsses* ! Je vais vous le terraformer à grands coups de grenades tectoniques, moi, votre saloperie de gros caillou... »

Dans la salle blanche du croiseur, les circuits du *Pédagône* clignotaient furieusement. Les ruades neuroniques de la récalcitrante H-Po47 lui avaient salement lacéré les processeurs et il peinait à rétablir sa stance piagétienne. Le contact avec sa petite flotte d'apprenants était rompu et les barges dérivèrent à leur guise vers la surface de la planète.

Les pauvres chéris étaient livrés à eux-mêmes. Il allait falloir compter sur leur conditionnement psycho-social intensif pour qu'ils parviennent à survivre sur cet astre quasi inexploré. Faute de quoi, tous ses efforts pédagogiques auraient été vains. Un épouvantable gâchis.

D'ici là, toutes les voies de l'Apprenant leur restaient ouvertes.

\*\*\*

« Foutu merdier ! »

Hardel balança un grand coup de pied dans la carlingue fumante de sa barge qui agonisait au milieu d'un fouillis de végétation enchevêtrée. Sa mauvaise humeur ne s'en atténuait pas pour autant, et son orteil lui envoya un signal de protestation intense qu'elle transcrivit aussitôt sous la forme d'une bordée de jurons. Elle s'attendait à recevoir une flagellation neuronale du *Pédagône*, mais le vieux débile devait galérer pour rétablir une connexion à travers l'atmosphère poisseuse de la planète.

Elle savourait cette récréation inespérée quand une branche craqua dans son dos. Hardel dégaina aussitôt son coutelas en corne de Derch et se jeta derrière un tronc.

« S'il te plaît, créature, aboie encore ! »

Si elle se fiait à son traducteur cortical, l'autochtone qui venait de l'apostropher avait tout l'air de se foutre de sa gueule. Un candidat au suicide.

Instinctivement, elle aurait dû l'écorcher vif, mais le séjour prolongé au gnouf avait dû la ramollir. Elle adopta une posture conciliante en dépit de la situation foireuse où elle se trouvait.

— Dégage, putain de bâtard !

L'indigène émit un roucoulement que le traducteur ne parvint pas à signifier autrement que comme une sorte de ravissement. Et enchaîna, cette fois dans une syntaxe à peu près intelligible :

— Joli, « Tin de Bat-Ahr » ! Moi, « Gragnawatishdamounyi ». Soyons amis !

Joignant le geste à la parole, il agita la longue crinière de fins tentacules qui lui tenait lieu de chevelure à la manière des arachno-sirènes des marais d'Akbar. Une embarrassante chaleur pelvienne déstabilisa Hardel, qui prit le parti de s'esclaffer grassement :

— Voyez-vous ça ! On minaude et on se déhanche comme les Saintes Lubies du carnaval de Mekbuda !

Son rire ricocha bizarrement dans la canopée, accentuant le trouble qui s'était emparé d'elle.

— Merde, je débloque complètement... Ça doit être mon flash de tout à l'heure qui m'a détraqué les hormones. Et les autres panouilles de la repentance ? Où est-ce qu'ils sont tous passés, ces abrutis ?

Son traducteur cortical resta muet, faute d'avoir pu extrapoler suffisamment de vocabulaire dans le lexique de son interlocuteur. Celui-ci lui fit signe :

— Viens, Tin de Bat-Ahr ! Ta monture est naze. Pas rester ici, trop de dangers partout...

Les regards inquiets de l'autochtone achevèrent de persuader Hardel qu'il valait effectivement mieux décamper. Elle se consola en pensant que nombre de ses petits camarades repentants n'avaient probablement pas eu autant de chance et s'étaient retrouvés réduits en bouillie ou éparpillés aux quatre

coins de la stratosphère.

— Alors, Tin de Bat-Ahr ? Tu envisages me suivre ou tu enracines ?

— Ça va, ça va, Joli poulpe. Mais pas d'embrouille ou je te crame ta petite bouille de gigolo.

La Libertarianne saisit son fulgurant qu'elle régla en mode « balayage vigile » et emboîta le pas du freluquet exotique. Après tout, elle ne risquait pas plus à suivre ce natif qu'à rester au milieu des débris de son incompétence et d'une faune locale probablement inamicale et carnivore.

\*\*\*

Depuis le temps qu'ils s'enfonçaient dans la luxuriance arborée, Hardel peinait de plus en plus à suivre son guide. Elle luttait pour rester en alerte, maintenant une distance de quelques pas derrière lui, histoire de se laisser le temps de réagir en cas de coup fourré.

Le roulement des muscles souples de l'indigène qui sautait de branche en branche l'hypnotisait. Bordel ! Sa libido recommençait à lui triturer les mouilleuses... Apparemment, lui s'était plutôt mis en tête de lui servir de chamane et lui détaillait chaque curiosité de son bled avec un enthousiasme puéril qui commençait à la faire suer plus encore que la moiteur ambiante.

— ... et ça espèce végétale rare, très bonne à mâcher pour cheveux pleins de vitalité. Tu devrais essayer...

— Rien à foutre de ta botanique, Joli poulpe.

— ... et toi, pas souci danger tant que tu suis ma voie...

— Je suis qui je veux, t'es pas mon référent académique, crétin ! Et arrête un peu de remuer ton petit cul comme ça ou je ne réponds plus de moi...

La créature émit son petit roucoulement charmé et enchaîna avec un flot de considérations mystiques sur l'aura de chaque être vivant et sa place dans l'Univers. On était loin de l'algorithmique psycho-historique rigoureuse développée

par le *Pédagône* et la théorie des enchaînements régressifs de Socrate-Bejerot.

En attendant, la Libertaryenne avait la désagréable impression qu'elle s'enfonçait dangereusement au cœur de ce baignoire tropical comme dans le fion d'une Gémouillasse urticante.

— Hé, Joli poulpe ! On peut savoir où tu nous trimbales ?

— Nous bientôt arrivés, Tin de Bat-Ahr. Pas t'inquiéter. Rester amis.

— Mais arrivés où, par les couilles du Saint Cortex !?

Alors qu'elle s'apprêtait à faire usage de son fulgurant en mode « interrogatoire impérial », une rafale de poinçonneuse distancielle hacha menu toute la flore alentour. Elle se jeta au sol en jurant tandis que Crinière de poulpe détalait dans les fourrés.

Le temps de reprendre ses esprits, elle hurla à l'adresse du tireur embusqué :

— Quel est le salopard qui tire assez mal pour rater une cible fixe à cette distance ?

Un ricanement sarcastique lui répondit :

— Désolé d'avoir abrégé ton idylle avec la faune locale, H-Po47.

Hardel se releva, son fulgurant toujours pointé dans la direction de la voix.

— Sors de là, connard ! Et arrête de m'appeler comme ça si tu ne veux pas que je te pulvérise les roubignoles.

La tête hirsute d'un ancien camarade de chambrée du *Spirit of Gramsci* apparut dans le feuillage d'une espèce de palmier géant mais son propriétaire n'en descendit pas pour autant.

— Jamais de la vie. La zone est infestée de poulpes comme ton petit copain. On est à deux pas de leur nid et ça ne m'étonnerait pas qu'ils...

Sa mise en garde s'acheva dans un affreux gargouillis au moment où il se fit subrepticement trancher la gorge. Hardel ne cilla pas et arrosa l'arbre de son fulgurant en jets continus avant de se mettre à couvert.

Un rapide coup d'œil sur les restes du tronc fumant lui

confirma que l'agresseur et sa victime avaient probablement été pulvérisés.

« Chouette. Je sens qu'on ne va pas s'ennuyer ici... »

Effectivement, les réjouissances ne faisaient que commencer.

Ses petits camarades repentants surgirent de leur cachette en canardant dans tous les coins. Aussitôt, un tir de barrage massif, probablement en provenance du fameux nid, s'abattit sur la zone comme grêle d'automne. Des espèces de gros fruits murs dégringolaient du ciel et projetaient une floppée de pépins aiguisés comme des rasoirs en explosant au sol. Exotique mais efficace. Une demi-douzaine de braves qui ne doutaient de rien essayèrent de se frayer un passage mais les petits trous saignants qui leur mouchetaient inexorablement la peau eurent raison de leur courage.

Même les deux barges du *Spirit of Gramsci* encore opérationnelles qui tentaient de battre en retraite au milieu de ce délire meurtrier furent criblées comme des oursins et se tanquèrent dans la vase brutalement. L'un des pilotes parvint quand même à s'en extraire avant que la carcasse ne soit happée par le marigot et rampa jusqu'à la berge où Hardel le traîna à couvert.

— Bel atterrissage, camarade... J'espère que tu as pris de quoi calmer ces péquenots parce que mon fulg' n'a plus grand-chose à leur cracher à la gueule.

— Ma jambe, bordel ! Je sens plus... ma jambe...

La Libertaryenne lui adressa un sourire contrit et s'essaya à la compassion :

— C'est pas vraiment étonnant, mon mignon... Elle m'a tout l'air d'être restée sur la barge, ta jambe.

Le type tomba dans les pommes avant qu'elle n'ait eu le temps de le garroter et elle ne chercha pas à le ranimer. Il avait son compte et il y avait mieux à faire. Elle farfouilla rapidement dans les poches de sa vareuse et trouva deux ou trois pains d'explosifs prometteurs avec toute la connectique nécessaire. Toujours ça de pris.

Elle profita d'une accalmie dans le bombardement pour décrocher et rameuter les quelques repentants encore valides

qui erraient aux alentours. Dans l'état de sidération où ils se traînaient, elle n'eut aucun mal à les persuader de se rallier à elle.

— Suivez-moi, bande de lopettes ! La récréation est finie, on se tire d'ici.

Elle omit simplement de leur préciser qu'ils se précipitaient dans la direction où Joli poulpe l'avait larguée. Il n'était pas question de lâcher ce putain de bâtard tant qu'elle ne lui aurait pas fait bouffer ses tentacules.

\*\*\*

Hardel, la main en visière, observait d'un air narquois la sarabande des canons du *Spirit of Gramsci* qui se défoulaient joyeusement sur le nid des poulpes. Le *Pédagône* avait fini par se sentir obligé d'intervenir sous peine de voir l'ensemble de sa cohorte décimée à coups de fruits mûrs, ce qui aurait sûrement occasionné un tas de démarches particulièrement fastidieuses dont il préférait faire l'économie.

Malheureusement, la précision de ces armes laissait quelque peu à désirer et, au-delà de leur indéniable capacité à tout ratiboiser en surface, il semblait bien qu'elles faisaient un nombre conséquent de victimes collatérales.

« Moi, je dis qu'il faut être une sacrée petite fiote pour se débiter comme ça la queue entre les jambes sous prétexte qu'il pleut des suppos en tungstène. »

Un geyser de boue mélangée aux entrailles des deux fuyards qui venaient d'être pulvérisés par un de ces obus tirés à l'aveugle retomba en pluie autour d'eux. Un genre de boucherie festive.

Hardel essuya les lambeaux de chair fumante qui maculaient ses épaules et ronchonna :

« Du travail bâclé, franchement... »

De la petite soixantaine de repentants qui avaient réussi à atterrir tant bien que mal sur la planète, ne restaient qu'une demi-douzaine de gars qui faisaient dans leur froc à chaque

détonation. Même le *BitchQvatscher*, le petit bombardrône de soutien qui avait été largué du croiseur, s'était fait lamentablement descendre à son premier passage. Une espèce de liane monstrueuse l'avait proprement coupé en deux en se détendant comme un fouet. Et les poulpes restaient introuvables, probablement en train de se bidonner en assistant au spectacle.

— Bon. C'est pas tout, ça, mais j'ai toujours un compte à régler avec Joli poulpe. On fait les bagages et on ratisse la zone feuille par feuille. Quelque chose me dit qu'il traîne dans le coin et qu'il attend avec impatience que je lui botte son charmant petit cul.

Le gars qui tremblait derrière un rocher à côté d'elle protesta.

— Mais... on n'a plus la moindre grenade un peu sérieuse à leur balancer. Les mecs pètent un câble. Kurtz se balade avec une torche en hurlant qu'il faut tous les cramer. Dutch est à poil dans la boue, persuadé de s'en sortir parce que personne ne le voit plus. Y'a pas de honte à faire défection...

— Défection, mon cul ! Tu me vois, me laisser emmerder par ces bouseux ? Et vous croyez aller où, d'abord ? L'autre taré là-haut nous arrose avec ses grosses pétoires et ne viendra pas nous chercher tant qu'on ne lui aura pas ramené un scalp. Alors, ne viens pas me faire chier avec tes défections et remue tes fesses, on part en chasse.

L'évidence de leur condamnation à mort foudroya le pauvre type qui tomba à genoux en sanglotant. Encore un qui découvrait l'ampleur de toutes ces conneries et qui se serait roulé en boule pour repasser le con de sa mère en sens inverse. Une putain de lopette, encore une...

Quitte à crever dans ce trou, Hardel avait plutôt dans l'idée d'en profiter pour faire un peu de ménage et dégommer quelques péquins du cru. Affaire de principe.

Dans l'immédiat, le plus urgent était de tout faire péter, histoire de laisser place nette. Il s'agissait de ne pas tolérer que ces saletés de métèques se pavanent sur la carcasse du *BitchQvascher* en braillant des chants de guerre ridicules. Pas question de cautionner ce genre de cirque. Heureusement,

elle avait repéré son point de chute et avec les quelques pains d'explosif qu'elle avait glanés, il y aurait largement de quoi éparpiller l'épave aux quatre coins de cette foutue jungle.

Avec beaucoup de chance, elle pourrait même auparavant récupérer une balise de détresse et compter sur la mansuétude du *Pédagône*. Peu probable quand même. Le *Spirit of Gramsci* avait arrêté sa sérénade funèbre et reprenait de l'altitude. Soit il était à court de munitions, soit la session de rattrapage était terminée. Dans tous les cas, la rédemption tournait court.

\*\*\*

Tandis qu'elle s'évertuait à démêler le câble de mise à feu noyé dans la boue, Hardel fut alertée par le silence qui s'était insidieusement emparé de la clairière marécageuse où gisaient les deux moitiés du *Bitch*. La faune locale avait déserté le coin. On n'entendait plus le moindre clapotis. La symphonie du carnage avait au moins le mérite de ne pas vous mettre les nerfs en pelote comme ce putain de silence.

Le petit roucoulement qui fusa ne la surprit même pas.

Elle se retourna tranquillement, le détonateur dans une main et son coutelas dans l'autre.

— Écoute, Tin de Bat-Arh ! Ce silence... Beauté tranquille. Fini la mort. Reste... Moi t'invite.

Elle découvrit ses dents comme pour sourire.

— Ta gueule, abruti ! Ou c'est les mandales dont je vais te gratifier qu'on va mettre en solfège.

Joli poulpe glissa le long d'une liane et sauta gracieusement sur le toit de ce qui restait du *Bitch*.

— Toi préfères que moi entonne chant de guerre ridicule ?

Hardel resta pétrifiée. Ce connard s'était bien payé sa trogne. Pour la première fois de sa vie, elle eut peur.

Pas de se faire trucider par le reste de la tribu. Ni même de finir dissoute par le suc digestif d'une de leurs saloperies végétales. Non. Hardel eut peur de sa putain d'image dans le miroir que ce petit salopiaud lui tendait.

Son pouce crispé sur la détente du détonateur, elle gambergeait comme jamais. Si elle appuyait, Joli poulpe rejoindrait le paradis des enfoirés qui ont raison de se foutre de votre gueule, et elle avec lui. Mais si elle flanchait, ce filou au fessier de rêve était capable de l'ensorceler et l'engrosser en un tour de rein.

— Alors, Tin de Bat-Ahr ? Toi hésites ?

— Tu lis dans mes pensées, putain de bâtard.

Un sifflement strident venu du ciel coupa court à leur duel nuptial.

Un improbable cosmochalut venait d'entrer dans l'atmosphère et amorçait un atterrissage d'urgence qui s'annonçait brutal. Sa trajectoire hésitante pouvait laisser penser que le pilote avait forcé sur la liqueur de *carbor* ou que l'engin était en fin de vie, mais quelle qu'en soit la raison, il semblait qu'elle doive aboutir pile à l'endroit où ils se tenaient. Mieux valait interrompre cette discussion existentielle et décamper au plus vite.

Dans le doute, Hardel appuya quand même sur la détente, histoire d'avoir l'impression d'un peu maîtriser les choses.

\*\*\*

— Franchement, gamine... Combien de fois je t'ai dit de ne pas aller faire la bringue n'importe où, comme ça ?

— Désolé, P'pa.

— Sérieusement : on ne va pas te changer les couches toute ta vie, merde ! On est un peu occupés, Gamelle et moi. Est-ce que je t'appelle pour venir me dépanner à chaque fois que je fais une cagade, moi ?

— Ne l'écoute pas, ma grande ! Quand il a reçu la notification de blâme du *Pédagône*, il a failli faire fondre le réacteur. Je ne l'ai jamais vu aussi pressé de venir te sermonner.

Leur chalut avait bien morflé, mais en avait vu d'autres et accepté de redécoller. Dans la cabine de pilotage, Hardel avait beau faire la tronche, elle n'était pas fâchée de retrouver ses

vieux.

Pas qu'elle n'aurait pas réussi à s'en sortir toute seule, non. Mais les admonestations de Pap' Hardy et les mamours de Mamou Gamelle l'aidaient à oublier ce petit pincement au cœur qui la mettait à cran.

L'impression rassurante que, quoiqu'il arrive, elle resterait la putain de bêtarde d'amour de quelqu'un.

## BALTRINGUE !

---

*Christophe Gauthier*

Ça t'a pris au réveil. Ça n'était encore jamais arrivé. Pas aussi tôt. Tu as ouvert les yeux avec le manque.

Tu serrais les dents en posant les pieds sur la moquette. Tu es sortie de la chambre en te demandant pourquoi aujourd'hui. Le jour qui met des plombs à se lever ? L'air froid au ras du sol ? La lumière crue dans la cuisine ? Le micro-ondes chauffe le bol et jamais le thé. Tu t'es brûlé la main. Tu as juré entre tes dents pour pas réveiller les autres. Tu y as pensé, très fort, au bien que ça fait. Tu t'es dit, un coup, là, maintenant. Tu as regardé la journée devant toi et tu t'es pas vue aller au bout. Tu as serré ta robe de chambre sur ta poitrine, tu as mangé tes fruits et tes biscottes, et c'est passé.

Un moment.

Un tram ras la gueule, comme d'hab'. Plus de lignes, plus de rames, plus de gens quand même. Un type tassé entre deux âges t'a contrôlée. Le ton procédural. Ses yeux bleus furetaient autour de toi pendant que tu cherchais ta carte. Tu fouillais tes poches et tu retournais tes clefs dans un boucan d'enfer mais tes doigts ne touchaient pas ce petit truc en plastique

abîmé. Il a eu le temps de contrôler tout le monde avant de revenir balader ses yeux vides sur ton visage. Tu flippais de l'avoir perdue. Tu t'es dit *putain 45 balles, c'est commencer ma journée à découvert de trois heures* mais tu as soutenu le regard qui s'impatientait. Tu lui as rendu son éclat froid, et puis t'as tiré tes clefs et la carte est tombée de ta poche. Tu t'es déhanchée pour arriver jusqu'à terre et la ramasser. Il l'a passée sous son appareil, hoché la tête, et il a disparu sans un mot, à la poursuite de ses copains dans la foule.

Tu reprenais ton souffle en lissant ta veste en jean quand tu as vu monter cette petite vieille minuscule. Avec son béret framboise qui lui donnait un air de champignon, en manteau de laine gris-jaune. Elle s'enroulait comme de la vigne à la rambarde, mais quand le tram est reparti, elle a failli tomber. Ces conducteurs, on dirait qu'ils visent la Lune tellement ils poussent leurs engins. Et derrière elle, t'as vu le groupe d'ados, coiffés comme des lamas, qui gloussaient sans la voir. Le tram balançait et la vieille avait du mal, mais plus ça tanguait et plus elle s'effaçait du paysage. Tu y es allée. Tu l'as prise par le bras, et tu leur as fait signe d'enlever leurs *AirPods*. Et toi ils t'ont vue, avec ton regard qui découpe le métal et ta mâchoire à tirer des trains. Et malgré tes quarante-cinq kilos, t'as pas eu besoin de dire grand-chose pour te faire comprendre. Ils se sont poussés, preuve qu'ils l'avaient vue, finalement. Et elle s'est assise, sans lever la tête. Et elle t'a pas dit merci, quelque chose en elle qui l'occupait trop, tout entière. Et quand tu l'as laissée, tes mains tremblaient. De colère, ou d'angoisse. De manque, sûr.

Les lycéens ricanaient, la tête penchée, affalés les uns sur les autres. Tu as donné un coup de menton, et t'a froncé les sourcils, et ces petites frappes ont détourné le regard. Tu as serré ton sac et tu as senti battre ce qui t'attendait à l'intérieur,

et tu en as presque senti l'effet, là, au bout de tes doigts. Comme une décharge. Tu as rougi, comme si tout le monde avait compris à quoi tu pensais.

C'était ton arrêt.

Le soleil froid dans les vitres du CHU.

Autour de toi, une nuée de têtes rentrées dans les épaules sous le ciel de janvier. Tu avais depuis longtemps passé l'âge de te demander qui avait quoi mais ce matin, dans ta tête, les diagnostics tombaient les uns après les autres. Que des trucs graves, des mourants à visiter. Que des bouts d'iceberg dans l'air gelé. Tu as hâté le pas. Tu t'es dit que, quand même, un petit coup avant le boulot. Vite fait aux toilettes. Personne ne saurait. Sauf toi. Pas le moment.

Tu courais presque quand tu es arrivée à Debré. Il était encore trop tôt pour les visites, il n'y avait pas d'enfant devant, tu en as profité et tu as bondi jusqu'à l'ascenseur, et le troisième, et la néonataire, où la chaleur est à toi.

Tu t'es changée, et tu as dit bonjour à tout le monde en ajustant ton petit brassard rouge, et tu es allée en salle de pause, juste avant les transmissions. Le café était chaud. Sa vapeur amère et douce t'a happée. Tu as fermé les yeux et tu t'es dit *Et merde après tout... pourquoi pas maintenant ? Ce soir, c'est trop loin...* et puis dans les filles, y'en aurait bien une ou deux pour t'accompagner. Satisfaire ce truc que vous aviez toutes au fond du ventre. Vous toutes, un petit coup autour de la table couverte de ronds bruns et de serviettes en papier. Tu as frissonné. Et puis t'as ouvert les yeux pour chercher ton sac, et tu as vu Marie te sourire en posant sa tasse

- On y va ?
- Oui.

C'était l'heure. L'heure des transmissions, l'heure des braves. Tu as repoussé.

Heureuse de t'être retenue.

Sérieusement, pour qui tu serais passée ?

Tu as fait comme d'hab', tu t'es redressée, tu as brandi ton corps de lapin écorché comme un bouclier et tu as fait le tour des berceaux. Sans un mot, parce que tu es une taiseuse et que tu ne cèdes jamais un pouce de terrain, et tu encaisses plus que ta part.

Tu as dit bonjour aux parents qui se réveillaient, à ceux qui arrivaient tout juste, et tu as parlé aux bébés qui avaient du mal. Tu as fait ce qu'il fallait autour des corps minuscules, qui n'ouvrent jamais les yeux et qui respirent à peine. Tu as tout fait d'une main de fer, et tu t'es interrompue dans la seconde quand un *bip* plus fort, ou plus rapide, quand un *bip* anormal t'appelait au chevet d'un autre préma' en détresse. Et tu as géré les fibrillations, et les désaturations, et les questions des parents qui ne comprennent pas les médecins, et ceux qui te demandaient ce que c'était ce petit brassard, « On est en grève, pas assez de personnel ». Et malgré les trois postes que tu remplaces, tu les as rassurés comme tu pouvais, sans leur donner de faux espoirs. Et tu as pesé tes mots parce que souvent il n'y a pas grand-chose à dire. À ceux qui s'en sortaient, dont les gamins prenaient du poids grâce à leur sonde naso-gastrique, dont les poumons pouvaient se passer d'un respirateur, tu as dit que ça irait. Aux autres, tu as dit ce qu'on allait faire pour que ça aille. Tu as pris dans le buffet la part indicible, et tu as

redistribué les espoirs dont les médecins, et leurs assurances, sont tellement avares.

Et puis, un peu avant la fin du *shift*, il y a eu ce boucan à l'entrée. Des voix en pagaille, et surtout celle d'un grand type, papa d'un préma' qui sortait la semaine suivante. Tu prenais ta pause mais ça montait, et tu savais que ça monterait encore parce que le type avait une gueule à *bien connaître le chir'*. Tu as posé ta tasse et tu es allée voir ce qu'il se passait. Il était dans le couloir d'entrée et il essayait de passer, une vieille à côté de lui. Il dépassait tout le monde de deux têtes, agité, et il avait perdu la face parce qu'il était rouge et prêt à foncer sur les trois infirmières et l'interne qui essayaient de le ramener à la raison.

Tu as demandé ce qu'il se passait. Il t'a demandé qui tu étais. Tu lui as dit que c'était écrit sur ton badge, et tu as reposé ta question. Il t'a répondu, reprenant son calme une seconde, « Je voudrais que ma mère voie mon fils ». Tu lui as dit qu'elle ne pouvait pas, au regard de la situation sanitaire. Il s'est remis à crier qu'il avait vu une vieille entrer hier avec un type, que c'était dégueulasse, et là tu as bondi. Tu lui as saisi son gros poignet, juste au-dessus de sa Tag Heuer de merde, et tu le lui as tordu de toutes tes forces, avec ta main osseuse et pleine de veines, et il a arrêté de couiner et il t'a regardée comme si tu lui avais planté tes dents dans la peau. Alors, tu l'as tiré vers toi. Il est descendu, comme un gosse, et quand il a été assez près, tu lui as dit « On fait des exceptions pour les enfants qui ne sortiront pas, Monsieur. Ça n'est pas votre cas, je vous l'ai déjà dit, vous comprenez ça, oui ou non ? » Il t'a regardée comme s'il essayait de te refiler le cancer. Et puis il t'a demandé de lui lâcher le bras. Sa mère s'est excusée pour eux deux. Et ils ont fait demi-tour et ils sont sortis.

Et là, tu as senti la pulsion. Tes jambes se sont raidies, et tu

as dû attraper la poignée de la fenêtre pour pas partir chercher ton sac en courant. Les filles t'ont remerciée, comme toujours dans ces situations, et tu les as laissées partir pour souffler un moment et fermer les yeux et respirer lentement.

Ton estomac est redevenu de plomb, et tes yeux t'ont brûlé l'espace d'une seconde, mais tu as fini ta journée.

Tu avais fait le plus gros.

Tu es passée voir Maman sur le retour. Elle était dans sa chambre. Et elle t'a parlé de sa fille, Jennifer. Qu'elle était gentille, mais qu'elle ne passait pas le voir si souvent. Qu'elle comprenait qu'avec son métier à l'hôpital, et les enfants, et son mari Jérôme qui bosse aussi comme un fou, c'était compliqué de venir la voir aussi souvent qu'elle aurait voulu. Elle t'a demandé de lui dire bonjour. Elle t'a demandé si tu avais des enfants, tu lui as dit oui, deux. Thomas et Caroline. Elle a souri, « Ah, c'est drôle, ses enfants portent les mêmes prénoms ! Elle travaille en néonatal. C'est un sacré boulot, vous savez ». Et comme la veille, et l'avant-veille, tu as tenu bon, tu ne lui as pas dit que c'était toi, parce qu'il était trop tard pour la perturber comme ça. L'équilibre à ce niveau se situait là, au suivant ça serait autre chose, et ainsi de suite jusqu'au bout.

Maman t'a dit qu'elle avait faim. Il était plus de dix-neuf heures, un lundi soir, tout était fermé. Tu es allée à l'accueil. Une grande Renoie aux cheveux courts, qui te rendait quinze centimètres, t'a regardée approcher d'un œil méfiant. Elle te voyait venir avec tes airs de GI en retraite. Elle aussi, ça se voyait qu'elle attendait de foutre le camp pour s'offrir la même chose que toi. Qu'elle crevait de se retrouver seule pour faire son petit truc. Tu lui as demandé s'il y avait quelque chose à manger dans le coin.

- Non.
- J’sais pas, juste du pain ?
- Je suis désolée, Madame, rien entre les repas.

Tu as hésité à lui rentrer dedans mais tu savais aussi bien qu’elle ce qui se passait. Il se passait ce qui arrive entre les gens qui n’ont pas le choix. Tu as dit OK, elle a levé les yeux, et t’as fait un signe de la tête indiquant le couloir à sa droite. Tu as froncé les sourcils, et tu as suivi la direction. Au milieu d’un long couloir éteint, une porte ouverte déversait une lumière jaune sur le sol plastique. Tu as longé les murs, et tu es entrée. La salle de pause. Sur la table, une boîte de biscuits. Tu as pris la boîte, l’as glissée sous ton pull informe.

Quand tu es passée devant la borne, la Renoie a fait comme si tu n’étais pas là. Tu as donné des gâteaux à Maman, en les faisant passer avec des gorgées d’eau. Elle mâchait en regardant devant elle, comme un enfant qui s’applique. Et puis tu l’as embrassée sur le front et tu lui as mis la télé.

Quand tu es sortie, tu as voulu dire au revoir à la Renoie, mais l’accueil était désert.

Tu es sortie.

Dans la caisse, devant l’Ehpad, tu as attendu longtemps avant de démarrer. Ton sac sur les genoux. Tu aurais pu t’en envoyer une dose maintenant. Pas tout, juste de quoi passer les deux qu’il te restait à tirer jusqu’à ce que tout le monde soit au lit et te foute la paix. Tu as imaginé la Renoie aux toilettes, en train de se traiter comme de juste. Comme vous en aviez toutes le droit. Tu as ressenti la chaleur, et la douleur des muscles qui se contractent et se déploient. Les yeux qui s’embrument. Tu l’as enviée. Et tu t’es retenue. Parce qu’à partir de maintenant,

l'objectif c'était de tenir pour faire enfler le kiff. Porter la décharge au maximum. Se récompenser pour ces heures à tenir la marée sans un mot.

Deux heures avant, enfin, ton explosion quotidienne.

\*\*\*

Tu rentres et le temps ralentit. Thomas t'attrape et il ne te lâche plus. Il t'emmène dans sa chambre et te demande de jouer à des jeux dont il ignore la règle et auxquels tu ne peux gagner. Tu le regardes tout balancer et s'énerver tout seul, et ton ventre se contracte et tu détournes le regard, alors il te saute dessus et plaque ses doigts sur ton visage. Il te griffe, tu cries, attrapes son petit bras potelé et sers trop fort par réflexe. Il ne pleure pas. Il recule, tu l'attrapes pour l'embrasser mais il te fuit, tu le suis dans le salon, le cœur serré, et des voix s'élèvent. Jérôme vient de rentrer. Thomas se jette dans ses jambes. Jérôme lui adresse un court regard et passe la main dans ses cheveux. Il n'a pas le temps, là tout de suite, trop occupé qu'il est à s'engueuler avec Caroline au sujet d'un truc dont tu ne veux rien savoir. Et le bruit enfle, et Jérôme répète « Non, non, pas cette semaine ! » Et tu as envie que ça s'arrête mais en même temps tu sens la colère nourrir le manque en toi et c'est H -2, et plus ça monte plus ça sera bon.

Jérôme est debout dans la cuisine. Il se sert une bière en regardant Caroline claquer la porte de sa chambre, et Thomas lui crie « Po'ter ! Po'ter ! » mais il boit en regardant dans le vide. Tu vas jusqu'à lui et tu lui prends sa bière et tu la siffles. Tu espères que ça t'aidera à tenir, mais l'alcool agite le fond de ton ventre. Tu as envie de courir aux chiottes et d'en finir.

— Qu'est-ce qu'on mange ?  
Tu lui rends sa bière vide.  
— J'sais pas, qu'est-ce que t'as prévu ?

Il ricane et tu te retiens de lui en coller une mais il est comme ça, il sort de la cuisine en soupirant et tu racles au fond du frigo de quoi faire à manger.

Et le temps ralentit encore.

Et ça revient te griffer l'intérieur des côtes. Et te faire craquer les os, te bourrer de coups, dans la gorge, dans les tempes, t'as presque déjà mal au crâne. Et tes yeux grondent et se plissent au plaisir de te dire H -1.

\*\*\*

À table, on mange en silence. Tu attends la délivrance mais tu veilles. Tu corriges une attitude. Tu imposes un légume. Tu fais terminer les assiettes et tu envoies tout le monde au lit.

H -20 minutes.

Tu fais la vaisselle. Les mains qui tremblent tellement tu te retiens. Tu fouilles le bac et là, il y a une lame plus affûtée que les autres qui rencontre la peau ridée de ton index, et qui l'aime, et qui s'y plonge avec délice. La brûlure te sort la main de l'eau. Une grosse entaille, la chair répartie comme un rocher fendu par la foudre. Le sang dilue la mousse sur ton doigt. Putain, tu t'es pas ratée... Tu te demandes s'il ne faudrait pas un point de suture. N'importe qui d'autre sous ce toit y aurait droit, mais toi tu mets le doigt dans la bouche et tu

aspire le sang et le liquide vaisselle, amertume grasse, odeur de fer. T'as pas le temps pour les coquetteries.

H -1 minute.

Jérôme est parti coucher Thomas. C'est le moment. Tu enroules ton doigt dans un torchon. Le tissu vire tout de suite au rouge. Poisseux. Ça coagule mais tu tires seulement sur le tissu et tu arraches la plaie.

On s'en tape, c'est l'heure.

Tu détales. Chopes ton sac sur le bar au passage. Files aux chiottes.

Tu entres. Abaisses le couvercle. Tu t'assieds et tu fouilles avec ta main qui tremble et l'autre qui fuit. Tu galères à trouver ce qu'il te faut. Sans parler de le tirer du fatras que tu accumules. Tu saignes sur tes papiers. Cartes de fidélité, vitale, passeport, mais tu finis par tirer le matos.

Tu branches les écouteurs que tu enfonces dans tes oreilles. Tu déverrouilles l'écran du portable. Elle est là, dans les favoris. Ça monte déjà. Tu halètes, et les spasmes prennent le contrôle de ta poitrine. Mais tu dois tenir, encore, juste quelques secondes pour avoir le truc comme il faut.

Alors, la pub GMF démarre.

La jolie musique. Douce, qui monte, avec le piano que rejoignent les cordes. Et les enfants apparaissent, des petits gars comme Thomas, et des gamines comme Caroline il y a pas si longtemps. Et les frissons pètent comme des feux de Bengale, te remontent de la nuque jusqu'en haut du crâne,

et redescendent pour te remplir les mollets d'étincelles. Ça t'enveloppe d'une chaleur intense et le visage se tord et t'essaies de contenir, encore une seconde, les larmes qui te gonflent les paupières, mais ta gorge est si serrée que tu peines à reprendre ton souffle, et les bécots grandissent sur l'image et ça cède d'un coup, tu pleures pour de bon, et ça te coule sur les joues, les lèvres, le menton, et tu pleures que t'en peux plus, et tu te sens comme lavée, et les bécots sont dans les bras de leurs grands-parents, et la musique n'en finit plus de monter et de descendre et c'est atroce. *Putain de publicitaires de merde, pourquoi ils nous font ça ?* Et tu peux plus t'arrêter, mais t'as pas tout ton temps, mais il faut laisser tout ça emporter ta journée pour en affronter une autre, t'as pas la place pour plus, personne a la place pour ça, alors tu y vas aussi fort que tu peux, parce que c'est pas de la tristesse... pas de l'amertume... tu penses à Thomas dans ses draps propres... et aux notes de Caroline, qui montent... les profs te disent qu'elle fait des efforts... et elle y croit, elle va aller... ça va aller... et puis tu penses au petit qui sort demain... on lui a suturé l'œsophage, gros comme une branche de lunette... et ils avaient tous peur dans le service, mais ils n'ont rien dit aux parents... même toi tu t'es tue... et le petit a cicatrisé comme si c'était un miracle... comme pour vous sauver la mise...

Putain, que c'est bon quand ça sort comme ça.

La pub s'arrête. Tu fermes l'onglet. Reprends ton souffle.

Retournée comme un gant. Comme neuve. Prête pour les murs du lendemain.

Tu tires la chasse d'eau. Tu sors des toilettes. Jérôme a préparé la série et un bol de M&M's. Tu enlèves le chiffon de ton doigt, tu le jettes à la poubelle et tu laves ta main intacte.

Dans le miroir, ton visage est gonflé de partout Quand tu t'assieds à côté de Jérôme, à la lumière de l'écran, tu as peur qu'il te demande. Mais tout ce qu'il voit, c'est l'entaille, et le sang qui brille autour. Il fait la grimace, comme s'il allait défaillir. Recule. Te supplie de mettre un pansement.

Tu souris, sans un regard pour lui, et tu plonges ta main poisseuse dans le bol en pensant...

*...Baltringue !*

Il faisait encore chaud. Ses joues roses et blanches. Voici une femme en face de lui. C'est la première fois. C'est le matin et son souffle palpite. Voici un rêve sur la jonchaie. Voici des yeux posés. Des yeux qui mangent le meilleur d'elle-même quand elle monte deux stations après lui qui l'attend.

Le temps a passé. Et il l'envisage.

La voici ! La voici où par ses yeux il met des images enivrantes. Elle secoue la tête.

En décembre, c'est le temps des huîtres gris sable et des volailles luisantes. Mars avril, des jeunes pousses, des pois et des fèves vertes. Mai, de la noire morille et du veau translucide. Au fil du temps, il est devenu quelqu'un, ils disent de lui voici Badass. Puis ils se sauvent effrayés.

Il regarde l'autre. La 2. Il l'a appelée la 2. C'est plus simple. Elle est tragique : les yeux toujours mouillés, les liquides se postent chez elle. Elle aussi, elle a peur ! Il sait qu'il trahit la 1, mais trahir fait partie de son extase. Il se répartit le butin. Il s'en remplit.

Elle s'assied toujours sur les sièges les plus hauts où il voit au-delà de ses cuisses, l'accroc, l'ouverture, l'échancrure...

La 1 paraît un peu plus âgée que la 2. Trente ans environ

contre vingt-cinq.

Il est leur garant. Elles, deux canaux dans l'aridité. Il désire leur sang contre la sécheresse.

La 2 ne cesse de remuer les doigts, qu'elle tient recroquevillés les uns sur les autres. Des doigts d'amertume ? Des doigts qui tournent sans possession ? Des doigts mangés de verjus ? N'a-t-elle plus d'appétit ? Qu'étreint-elle ? Un petit morceau d'elle-même dont elle ne veut rien savoir ? Tout ignorer ? Elle est pourtant de semence d'humain. Humain ! Hi hi hi... Elle est le pain d'une terre terrible brisée d'anxiété mais forte. Elle est peut-être dans la solitude de l'inspirée. Elle pense à elle, elle se terrifie d'être. Mais elle pose, immobile, elle s'aime, c'est drôle, les cuisses légèrement ouvertes et seuls ses doigts la portent vers l'amour pour la sauver. Et la désespérer.

Il est là. Il l'observe. Et plus il l'observe, et plus elle lui fait penser aux femmes peintes. De ces femmes, elle a ce bougé-immobile qui tourne l'imagination. Cette vérité que remue la mémoire encore toute chaude...

Badass rêve. Il sera attablé à la maison des festins. Le verre levé, face à elle, dans sa viande et son sang. Il la laissera ébouriffée.

$2+1=3$ . Il ne l'avait jamais vue. Ni pensée. Et elle était là, elle aussi. Des cheveux noirs qui tombent sur des joues sans joues. Sa narine est violente et ses yeux sont maigres. Elle est géométrique. Et de le dire le rassure. Il peut affirmer avec fierté qu'elle est égale à la somme de deux droits (qui s'opposent de chaque côté d'un côté en commun) surmontés d'un cercle : c'est sa tête. Mais sa tête est biffée par Badass. Il la broie ! Il pense : *Je vais la razzier. Et chaque fois qu'une image viendra à la ressusciter, elle n'entérinera en fait que ce décès dont la cause y sera inscrite comme forme.* Il pense : *Elle sera frappée d'interdit pour toute la terre. Je n'engrosse pas le labeur. Je suis Badass le Grand et je rêve en majesté.*

La 3 ! C'est encore l'effroi face à lui. Elle est là. Assise.

Toujours. À la même place. Depuis quand ? Et jusqu'à quand ? Il ne la voit ni descendre ni monter. Elle le déshérite. Lui, Badass, qui aime pâturer tous les matins, rêver et frémir.

Il kiffe la 1. Son grand lièvre blond entre ses cuisses. Tripotis de tons. Rugosités de blancs (la voir manger une glace blanche à la vanille) dans un bain de peaux blondes, beurrées, très grasses, mélangé d'huile, mine de plomb et estompe sur papier beige (elle est blonde). Déchirure (l'accroc dans sa robe déchirée) avec rehauts de gouache et d'encre noire. Elle est à son agrément sauvage. Elle monte pour lui. Elle le suscite.

C'est encore la stérile ! Il pense : *C'est une peinture non peinte. Une peinture à l'origine des mots. Elle est de l'époque quand vous les humains, les couilles molles, en étiez encore au début. Quand la terre foisonnait d'énormes êtres rampants. Quand les eaux pullulaient de grands crocodiles. Quand vous semiez semence pour croître en quantité.* C'est pareil pour lui aujourd'hui. Toutes et tous sont dans ses yeux une herbe géante où paissent les viandes à manger. Tout est un bien intense où planter ses dents. Il est le Badass qui ne connaît de l'autre que le trait qu'il y plante.

La 2 se lève. Quand elle glisse de son siège, elle enjambe l'autobus en deux foulées. De grandes jambes au milieu desquelles il viendra pâtisser, faire son pain d'odeurs agréables et venir le trancher un jour, un jour de siège. C'est ainsi qu'il se voit, à la brisure de ses hanches. Où il est assigné.

La 2 ! Elle est bleu lavande, un peu cyclamen comme sa mini-jupe au-dessus de laquelle elle agite ses mains qui la torturent, des mains papillons, fleurs volantes, désespoir du peintre. Trop pour lui qui n'est que sauvagerie, c'est pourquoi il a choisi, il a choisi son sanctuaire. Il a choisi qui remplir pour régner sur ce pays inconnu où les citrons mûrissent. C'est décidé. Il attendra pour descendre avec elle et savoir. Quelle douceur d'y songer et garder intact son emportement ! En vérité, il a déjà l'impression de la porter cette viande

consacrée dans les pans de son habit. Oui déjà, station après station, et d'avoir pour cela retiré la semence du grenier, avec le pain, l'huile, le vin alignés sur un rebord de faïence en un fil de volupté, un rai de lumière qui scintille et parle aux yeux telle une croûte de sel entourant une volaille luisante. Oui, quelle douceur ! Quelle douceur en tout ! Comme des pétales de ouate aussi fins et imperceptibles qu'une pelure d'oignon. Un air tamisé, irisé, blanc épiploon, flottant sur ses seins et ses bras nus. Il y a aussi des bulles d'eaux savonneuses, fondantes et diffuses. Et un vase avec une éponge pour boire tout le sang qui va couler. Oui, tout est prêt...

# NUNCHACOACH

---

*Fabien Bernier*

« Comptez-vous, tas de fumiers ! »

Buzart commença à nous pointer du doigt, un deux trois...

« Pas vous, espèces de couillons, dites, faut pas vous étonner de vous retrouver dans ce genre de merdier, des petits pois dans la tête, ouais ! »

On n'en menait pas large, fourrés dans l'angle de la salle, nos gueules abruties par la lumière d'un néon publicitaire. Sans l'apparition du coach, on était promis à une belle dérouillée.

Buzart avait déconné, on ne déconne pas avec les Cobras de Sainte-Hille, on lui avait dit pourtant, « déconne pas Buzart, déconne pas avec ces trous du cul de Sainte-Hille ». Mais Buzart, c'est une charge explosive avec ce pas grand-chose dans le crâne qui lui fait prendre les nerfs à la moindre remarque de traviole. Susceptible comme tout. Aussi baraqué qu'un tanker, ombrageux comme une nuit à peine découpée par la lune. Sur le terrain, pivot aux mains fermes mais à la mire mal réglée, intimidant au poste mais maladroit comme

pas deux. Il cherchait les ennuis comme d'autres cherchent de l'or, avec abnégation et fièvre. Tout juste s'il était capable d'épeler son prénom mais ça n'avait pas d'importance, dix rebonds par match et une telle force de dissuasion sous le panier ça n'avait besoin ni de s'écrire ni de s'épeler. Grâce à lui, nous avons la meilleure défense du championnat, autant dire que sur ces écarts de conduite niveau tempête caractérielle, on passait l'éponge. Mais les Cobras, c'était la connerie bien peignée, chaussettes montées aux genoux, maillots découvrant des muscles nerveux, secs comme des battes de baseball. Qui déclenchaient, face à une couleur de peau qui leur déplaisait, des coups bas et des promesses de pierre tombale.

Buzart n'avait jamais fait que venir en soutien à Malek, ça on ne pouvait pas le lui retirer, Buzart n'en avait rien à foutre des blazes et des nuanciers de couleur : la camaraderie et l'amitié, voilà tout ce qui le menait. Pas finaud, mais loyal. Buveur de demis inlassable, mais solide sur ses appuis. Une seule personne sur la planète pouvait l'envoyer promener, le titiller pour qu'il donne le meilleur de lui-même, le secouer quand il se mettait à déconner. C'était le coach. Respect à Thierry Mouche, toujours.

Les Cobras avaient sorti leurs crans d'arrêt de la poche de leurs shorts. Cinq types capables de découper en rondelles le premier Marocain du coin sous prétexte que..., pas besoin de prétexte après tout, un Marocain, c'est un gars pas de chez nous, un gars qui ferait bien de retourner dans son bled à bouffer des amandes et se branler dans sa cabane en bois en regardant sa femme bosser. « Retourne dans ton arbre cueillir des bananes ! », avait beuglé l'un d'eux. « Pas de bananiers dans les HLM de la rue des Alpes, avait répondu Buzart. Te fous pas de notre gueule, mammoth ! » C'est à partir de là que tout avait déraillé. Hors de contrôle, Buzart avait sorti

les crocs qu'il avait jaunes, les poings qu'il avait de plomb. Il était tard, peu de clients traînaient encore au Hot Smoking Cat, ils se firent petits en sortant, un signe de main à Balou, les yeux sur leurs chaussures.

Jérôme, le chef de la bande qui était aussi le capitaine de leur équipe, menait la danse avec dans le regard une malveillance à faire frémir. « C'est la deuxième branlée de votre journée, les gars ! », vociféra-t-il en postillonnant. « Deuxième service » renchérit Laurent en se croyant malin. Ouais !, deuxième service, deuxième KO ! On prenait très au sérieux leurs menaces, on les savait coutumiers de ce genre d'esclandres qui finissaient en pugilat. Chacun de nous se préparait au pire. On allait crever en équipe, comme me le souffla Malek.

C'est alors qu'arriva l'impensable, c'est alors que nous reculions que l'insaisissable facétie de l'histoire fit de ce borbier un événement surnaturel. La porte s'ouvrit dans un fracas, le vent souffla dans la salle comme le balai d'une tempête hystérique, la pluie pissa sur les lattes du plancher et, dans la cohue des éléments, la silhouette d'un homme trempé vêtu d'un short vert et d'un débardeur qui aurait eu bien besoin d'être lavé. Il paraissait immense dans l'encadrement de la porte, un géant électrique aux cheveux hirsutes et la bave aux lèvres. « La vache, c'est le coach », dit Benjamin, notre meneur de jeu.

C'était le coach, notre Thierry Mouche, méconnaissable. On n'ignorait rien de ses colères imprévisibles, on le savait parfois dévier de sa course pour emprunter des chemins hasardeux, mais ce que nous voyions là, devant nos yeux abasourdis, dépassait de loin tout ce que nous avons connu. Plus personne ne bronchait. Les Cobras eux-mêmes se tenaient immobiles, surpris par l'apparition, méditatifs devant

la tournure des événements. L'instant tenait de la sorcellerie. C'est seulement lorsqu'il les traita de tas de fumiers que la mécanique se réenclencha. Jérôme le premier reprit vie.

« C'est nous que tu traites de tas de fumier !

— On dirait bien, ouais, la raie sur le côté ça vous donne des airs de tas de fumier, l'odeur de vos âmes sent le tas de fumier. Vos petits sourires supérieurs et vos petits yeux de fouine, on dirait bien que ça m'évoque un gros tas de fumier. Absolument. »

Tapis comme des sardines au fond de leur boîte, on jubilait. Le coach chaloupait dans un cliquetis infernal. Dans sa main droite il tenait un nunchaku auquel il faisait faire des cercles rapides. Dans sa main gauche, une dague ? Une dague, oui. Manche de rubis, fil étincelant sous les néons.

« Ok, l'Ancien, on a compris. »

Je serais incapable de dire à qui appartenait la dent qui me frappa le front. Alors que mon doigt essuyait une trace de sang qui n'était pas le mien, le nunchaku volait dans la main du coach, heurtant çà et là mâchoires et torses, mains et genoux, comme s'il menait sa propre vie, animé par une volonté de tout casser, de réduire en miettes le premier corps venu.

Balou, réfugié derrière son comptoir, regardait la scène avec fascination. Ce n'était pas la première bagarre qui aurait eu lieu dans l'antre du Hot Smok', mais celle-ci resterait à coup sûr dans les annales. Il y avait de la casse, les vitres des cadres explosaient, les tables rompaient sous le poids des corps, les lampes volaient en éclats, mais Balou, pour une fois, ne chercha pas à se mettre en travers du chaos. Il y avait du beau dans cette folie. Une pure beauté chaotique. Le corps

de Thierry semblait ne pas bouger, seuls ses bras virevoltaient furieusement. Sa dague écorchait le visage de Jérôme et de ses compères, des coups vifs, subtils, chirurgicaux. Peut-être était-ce un jeu de notre imagination, mais les cheveux du coach avaient changé de couleur et de forme, ils se dressaient sur sa tête, brillant d'un vert émeraude.

Après quelques minutes d'un combat à sens unique, les Cobras étaient décimés. Trois des leurs avaient fui les lieux en chialant, laissant seuls Jérôme et Laurent, acculés contre un mur où étaient accrochées les photos de Balou bras sur l'épaule de jazzmen passés le temps d'une soirée dans son club. Buzart s'approcha d'eux et, d'une gifle bien placée, fit voler les lunettes de Jérôme avant de les écraser d'un talon rageur.

Le rythme devint plus mou, on sentait qu'on arrivait au bout de quelque chose, le temps suspendu, les cris en vestige. Comme s'il était pris de convulsions sourdes, le moment s'apaisait. Chacun de nous refit surface, dans ce lieu devenu champ de bataille nos corps nous apparaissaient comme des monuments flous, à peine capables de se mouvoir. Tout était allé si vite.

Le coach se tenait debout, Laurent et Jérôme suppliant à genoux, demandant grâce. Il tendit les bras où pendouillaient maintenant, dévitalisés, nunchaku et dague. Il les déposa sur une table et, d'une voix qu'on ne lui connaissait pas, d'un calme flippant, il dit : « Grâce soit rendue aux ordures de votre espèce. Par le pouvoir de la dague et du nunchaku, que la clémence retombe sur vous comme la rosée d'un avenir radieux. » Une dent sur deux, la bouche de Jérôme fit rictus.

« Allez, barrez-vous, les cloportes ! », fit le coach en dirigeant sa main vers le nunchaku. Il n'en fallait pas plus.

Ils déguerpirent, laissant derrière eux des filets de sang et des lambeaux de short. De notre côté, on hésitait à rester ou partir. Seul Buzart osa s'approcher du coach, comme s'il allait l'embrasser. Mais le regard que celui-ci lui renvoya le fit regagner les rangs.

Le silence qui régnait foutait la trouille. On en était à se demander si le coach n'allait pas, tant qu'il y était, chaud comme il était, nous dérouiller également. Même si nous nous demandions comment il avait su qu'il devait intervenir pour sauvegarder son effectif, quels étaient ces pouvoirs qu'il venait, l'espace d'une danse, de nous dévoiler, nous gardions nos questions pour nous. Aucun n'osait prononcer le moindre mot. De peur, peut-être, de réveiller sa colère.

Alors que s'éternisait cet instant ridiculement silencieux, Balou éclata d'un rire magnifique. « Nom de Dieu !, s'étouffait-il, nom de Dieu de nom de Dieu, ça alors !, exultait-il, le visage rouge, ça alors, Thierry Mouche, mon vieux pote Thierry Mouche, si quelqu'un m'avait dit, je te jure que je lui aurais fait bouffer ses racontars par la gencive. » Son rire déglança l'atmosphère. On pouffait. Et quand le coach se mit lui aussi à rire d'un rire franc et d'une légèreté étrange après tout ce qui venait de se passer, nos corps se détendirent. « Ce qui se passe au Hot reste au Hot, l'Ancien », fit Balou. Et ce rire encore.

Le premier à bouger fut le coach, il se dirigea vers le comptoir comme s'il venait d'arriver, un peu en retard, à une soirée, posa les coudes sur le comptoir et commanda à Balou une bière accompagnée d'un whisky.

« Par le pouvoir du nunchaku et de la dague, je te sers le meilleur de ma cave, un bon vieux Old Screwdriver. »

# SUICIDE SQUAD

---

*Laura Ferreira*

C'est vrai, ces filles-là étaient des dures à cuire, surtout parce qu'il ne restait pas grand-chose à cuire sur leurs os apparents. Certaines étaient mortes une ou deux fois, de l'intérieur ou de l'extérieur, brutalement ou à feu doux. Beaucoup connaissaient le service comme leur poche, car elles avaient écumé les séjours dans l'une ou l'autre des unités, celle des suicidaires ou celle des anorexiques. Ça ne fait pas une grande différence, à l'arrivée, quand vous essayez de mourir. C'est juste une question de temps, certaines sont pressées, d'autres moins, certaines résistent ou tergiversent quand d'autres sont plus impulsives. Mais c'est à peu près la même chose, un continuum de peine et de douleur qui doit prendre fin quelque part.

Moi, je n'arrivais plus à choisir. C'est sans doute pourquoi ils ont hésité entre les deux unités, avant de me placer dans la catégorie des morts lentes. En réalité, ce sont les protocoles de soin qui diffèrent. Les anorexiques, on leur serre la vis car elles sont coriaces, et aussi car la psychiatrie ne sait toujours pas comment vous prendre. Il n'existe pas de médication spécifique pour les troubles alimentaires ; et, visiblement, il

n'existe pas non plus de pédagogie sur mesure. Alors, on vous apprend la vie en verrouillant vos toilettes, en confisquant vos affaires, en vous privant de sorties et de visites, et surtout en contraignant vos prises alimentaires. C'est donnant-donnant. Si vous voulez récupérer vos droits, il faut manger.

Ainsi, nous étions réunies dans le même service, anorexiques et suicidaires, dans deux couloirs séparés par le hall d'accueil et le poste de soins. Les contraintes n'en étaient que plus nombreuses, puisqu'il fallait bannir du secteur tout ce qui pouvait être utilisé pour se faire du mal ; et dans ces cas-là, l'imagination n'a aucune limite. Celles qui arrivaient par les urgences se trouvaient bien démunies, une fois retirés les lacets, cordons, chargeurs et écouteurs filaires ; on les reconnaissait à leurs baskets ouvertes et leurs joggings qui leur glissaient sur les hanches.

Bien sûr, les filles étaient d'une ingéniosité redoutable quand il s'agissait de tricher, elles planquaient leurs possessions dans leurs sous-vêtements ou dans leur chevelure emmêlée, elles faisaient entrer de la bouffe ou des médicaments et sortir des intentions défendues. Elles pouvaient être brutalement franches ou bien hypocrites avec les équipes médicales, peut-être qu'elles voulaient juste être prises au sérieux plutôt qu'infantilisées. Certains diraient qu'elles jouaient avec leur vie, mais ceux-là n'ont jamais vécu dans un monde qui les piétine, il leur est facile de confondre inconséquence et insubordination, déraison et désespoir.

Le hall d'accueil était le lieu de pèlerinage de celles qui fuyaient la solitude. Il y en avait des comme ça, des filles qui ne pouvaient pas supporter la blancheur ternie des draps d'hôpital, l'odeur de sueur et de désinfectant qui régnait dans les chambres, la grisaille des faux-plafonds. Elles cherchaient

un contact, un réconfort, même pour de faux, pour faire semblant. Elles faisaient taire le chant des idées noires en discutant de tout et de rien, en posant leur tête sur une épaule, en éprouvant une caresse dans les cheveux. Et puis, il y avait les autres, les filles comme moi, celles qui ont peur de tout et de tout le monde, même des mots anodins, même des caresses sororales, peur de ne pas être assez, même pour celles qui n'attendaient rien. Celles-là tiennent la solitude pour un refuge, elles se cachent comme des animaux traqués, elles se coupent des autres pour ne pas avoir affaire à leur propre désaveu. Les gens pensent que l'enfer est un lieu ou une personne, mais peut-être n'est-il juste qu'un reflet.

Les *suicidos* avaient toujours un appétit vorace, il faut croire que frôler la mort, ça creuse l'estomac. Aussi, l'attente précédant l'ouverture des repas était un sacré moment de dissension pour qui savait décrypter les signaux faibles des patientes. Chacune humait l'odeur des plats fraîchement micro-ondés en spéculant sur le menu du jour ; mais si les unes croisaient les doigts en faveur des lasagnes, les autres murmuraient des prières à leur encontre. Ainsi, les vœux s'annulaient mutuellement et on se retrouvait avec du colin sauce hollandaise, et tout le monde était perdant.

Mais hormis cette incompatibilité d'intention, l'harmonie régnait entre les patientes, une harmonie douce et pudique, respectueuse et solidaire. Il suffit de peu finalement pour coexister sans jugement ni hiérarchie, juste d'une petite dose d'humilité, du genre de regard qui vous considère sans vous arbitrer. Oui, les filles de *suicidos* étaient toujours les premières à quitter le réfectoire, elles ne comprenaient pas, sans doute, notre amour des salades sans sauce ni notre acharnement à mourir sans précipitation, méthodiquement, un kilo à la fois. Peut-être que nous voulions juste mourir dans le bon corps,

sous la bonne identité, pour avoir le sentiment d'être adéquates au moins une fois.

Il paraît que les alentours des hôpitaux psychiatriques sont de vraies fêtes foraines, on y trouve de tout, car les dealers savent bien où ils peuvent à coup sûr dénicher une clientèle fiable et sans histoire. Celui-ci ne faisait pas exception à la règle, les allées du parc sentaient la résine bon marché et on y croisait des tas de types louches. Les soignants savent sans doute faire la différence entre les patients, les visiteurs et les membres du personnel, mais moi j'en étais incapable ; alors, je souriais à tout le monde, le même sourire humble et empathique, car je ne voulais pas risquer de croiser un patient, et surtout une patiente, sans lui adresser un signe de soutien, aussi symbolique soit-il. Je ne voulais pas qu'une seule de ces femmes ne se sente invisible, je voulais qu'elles sachent que je pouvais les voir et même soutenir leur regard sans avoir peur de ce qui s'y trouve.

Il régnait une atmosphère mélancolique dans les allées du parc, même les platanes et les marronniers semblaient graves. La terre était sans doute imbibée de sel et de cendres. Les chats errants étaient semblables aux patientes, à la fois sauvages et avides de tendresse. Le matin, on s'y promenait en se tenant par la main comme des amoureuses. On empruntait toujours le même itinéraire, car l'hôpital est un lieu de rituels. Après dix jours de confinement dans le service, la nicotine vous donnait des vertiges ; à moins que ce ne soit la liberté. La nature environnante vous saturait de beauté, de fraîcheur, elle vous arrachait des larmes de reddition.

Les filles n'avaient pas besoin de rencontrer les dealers, il leur suffisait de se shooter au sucre en passant à la cafétéria, il leur suffisait de vomir leurs tripes dans les toilettes du rez-

de-chaussée. L'amertume de la bile et le manque de potassium leur donnaient des sueurs froides et des tremblements, et elles pouvaient sentir les frontières de l'existence l'espace d'un instant. Elles étaient ivres de contrôle, de plein et de vide, de force et de faiblesse, de vie à la verticale sans jamais trébucher. A-t-on besoin de drogue lorsqu'on peut manipuler sa chimie organique, lorsqu'on peut s'enivrer de puissance et défier la mort sur son propre terrain, encore et encore, comme ces joueurs compulsifs aux yeux hagards imaginant domestiquer leur fortune ?

C'est vrai, ces filles-là étaient des dures à cuire, surtout parce qu'elles étaient tellement vivantes malgré les cernes sous leurs yeux et les cicatrices sur leurs bras. Les gens pensent que côtoyer la mort donne plus de prix et de saveur à votre vie. Mais la faim et le suicide n'ont rien d'un sport extrême ou d'un manège à sensations ; en réalité, on meurt la plupart du temps depuis l'intérieur de soi, lentement, en silence, on agonise pendant des mois, des années parfois avant de s'éteindre. Alors, crever votre enveloppe corporelle, c'est quasiment un détail, c'est comme éclater un ballon, il n'y a rien dedans, juste un souffle d'air stérile. Ça fait *pschitt* et c'est fini.

Ainsi, il faut aussi ressusciter depuis l'intérieur, il ne suffit pas de faire semblant, il ne suffit pas de prendre une inspiration puis une autre, et ainsi de suite. Les filles portaient du liner noir sur leurs paupières mauves et des bracelets sur leurs poignets lacérés, elles n'avaient pas honte de leurs plaies, elles ne s'excusaient pas d'être belles et monstrueuses dans un monde standardisé qui n'admet pas d'amalgame. Elles dansaient, elles criaient, elles crachaient la suie infiltrée dans leur cœur et se cabraient face au gouffre avec une ardeur inouïe. Elles n'étaient pas éteintes, pas encore, elles n'avaient pas dit leur

dernier mot. Elles n'étaient pas éteintes, non, elles étaient incandescentes.

Elles vous diraient, comme moi, que l'hôpital leur manque, qu'elles ne se sont peut-être jamais senties autant à leur place qu'entre ces murs calfeutrés qui épurent la moindre particule de réalité. L'hôpital est un monde onirique, il n'existe pas dans le même univers cosmique que les autres lieux, peut-être que les gens passent tout près sans même le voir. Là-bas, le temps n'a pas la même consistance qu'ailleurs, il s'étire et se contracte, il se courbe sur lui-même comme dans les théories quantiques. Vous êtes à la fois profondément seule et radicalement enchevêtrée dans d'autres vies, des vies que vous ne pourrez jamais oublier.

Peut-être que, finalement, la dérision est la seule manière de dire le vrai. Alors, on s'est appelées la *Suicide Squad*, comme pour transformer le stigmaté en blockbuster. Après tout, ces mots sont les nôtres, ils l'ont toujours été, peu importe qu'ils nous furent dérobés par la culture du spectacle et le sens tragique de tout un chacun. Ils peuvent bien vous coller deux étoiles sur cinq, ils ne savent pas combien il est culte de survivre à soi-même.

## LES SŒURS FURIE

---

*Audrey Fawry*

— *Ffu* frappes fort, *falope* !

Deux incisives volèrent à travers la pièce.

Il me sourit béatement, la bouche pleine de sang et de bouillie de chairs.

Depuis plusieurs minutes maintenant, je luttais contre lui à la verticale. Torse nu, le ventre lardé et recouvert de plaies d'où exsudait un liquide séreux, il n'était plus qu'une masse puante d'alcool et de foutre sec. J'entrai mes yeux dans les siens avant de lui coller une nouvelle gifle qui le fit reculer de trois pas. Il perdit l'équilibre, brièvement désorienté, mais revint à la charge. Le salopard était un coriace. Il récupérait avec une rapidité désarmante. Je fis une courte pause pour reprendre mon souffle, puis, en proie à une bouffée de violence aiguë, je sentis un incroyable flot d'adrénaline parcourir mon corps, une sensation de puissance irradier mon être. Je bondis subitement sur lui, il vacilla en arrière avant de tomber violemment au sol. Son crâne explosa sous l'impact. Je m'assis de tout mon poids sur sa poitrine. Malgré la casse, il continuait de se débattre et de hurler, de griffer et de taper tandis que je m'efforçais de le maintenir sous mon énorme cul. Je n'eus alors plus aucune

patience. C'était mon deuxième père de famille de la soirée. J'étais harassée, je devais le finir sans attendre. Je pris de l'élan en me cambrant vers l'arrière et lui assénai un violent coup de tête entre les deux yeux. Les os de son nez craquèrent dans un bruit sourd très désagréable. Ses yeux rouges s'écarquillèrent. Il crachota deux *fffalope ! Fffalope !* dans un feulement. À bout de forces, je serrai alors sa gorge dans mes mains, chassant peu à peu l'air de ses poumons. Il convulsa quelques secondes avant de s'immobiliser, le visage terreux.

Putain, ce crétin avait été dur à crever !

J'inspirai profondément tout en me massant les poignets endoloris par la lutte. Saloperie de journée. Je me relevai, enjambai le corps, écrasant la main du feu mari sous le talon de ma botte.

Je me passai la main dans les cheveux et m'aperçus qu'il en manquait par endroits : des mèches avaient été arrachées dans la bagarre. *Putain !* Je travaillais dur pour garder une apparence féminine décente et je ne supportais pas que l'on touche à ma crinière. Ni à mon visage. Mon si dur visage de Madone des enfers. Mate de peau, je portais une larme tatouée sous mon œil gauche et un petit anneau en or pendait entre mes narines. Mon nez, de la longueur de celui d'un cochon, avait cette différence que le bout baissait au lieu de se relever, et le bijou le sublimait. Dépassant le mètre quatre-vingt-deux, j'étais une colosse quadragénaire, à la carrure impressionnante. Mon cou était large, mes seins, denses et monumentaux, mes jambes, fortes et épaisses.

Une bombasse à l'état pur.

Je clignai des yeux face à mon reflet dans le miroir. J'étais en train de me recoiffer quand je revins soudainement à la réalité.

*Putain, les gosses !*

Je recouvris le type d'un vieux plaid en laine bouillie, me dirigeai vers la chambre et y entrai sur la pointe des pieds.

Je tirai avec précaution la porte du placard vers moi, et je les trouvai agenouillées, blotties l'une dans l'autre, cachées sous les vêtements de la penderie. Une forte odeur d'urine vint me donner la nausée. Je murmurai d'une voix rassurante :

— Venez, mes mignonnes, venez, vous ne craignez plus rien, papa fait un *gros dodo* !

Je tendis les mains vers la plus minuscule des deux gosses, trois ans à tout casser, et l'invitai à sortir de ce placard malodorant. Elle ne bougeait pas, tétanisée, cramponnée à sa sœur. Ses phalanges étaient bleues et ses ongles avaient sauté à force d'avoir serré ses poings trop fort. Je soulevai les deux gamines accrochées entre elles et les portai jusqu'au salon où leur mère attendait, figée par la terreur, blottie à même le sol derrière le canapé élimé. Elles formèrent alors un tas informe de chair aux poils encore hérissés par la peur qu'elles venaient de vivre.

Je me retroussai les manches et composai sur mon téléphone le numéro de ma sœur. Elle aurait déjà dû être là. Elle savait que j'avais besoin d'elle pour sortir le corps de l'appartement. Trois sonneries et la voix de Cristina se fit entendre :

— Tu veux quoi ? Je suis coincée au Cercle jusqu'à 19 heures !

Je jurai. *Putain, la conne !* Je n'avais pas le temps d'attendre 19 heures ! On devait manger chez notre mère ce soir-là et elle était vraiment chiante sur les horaires. Je soufflai longuement par les narines puis inspirai avant de sortir de l'appartement comme une furie.

Le Cercle. *Qu'est-ce qu'elle avait encore branlé ?*

Je dévalai les marches d'escalier quatre à quatre, sortis de l'immeuble en courant, montai dans le Toyota et démarrai en trombe. Je grillai le premier feu rouge et m'engageai dans un crissement de pneus sur l'avenue Gambetta pour rejoindre le Centre de parole où Cristina se trouvait. Après dix minutes de rodéo urbain, je défonçai le châssis de la caisse en montant de

plein fouet sur le trottoir en face des locaux de l'association et j'entrai.

Elles étaient toutes là, assises en rond sur des chaises en plastique blanc. Le Cercle.

Devant moi s'étalaient de jolies crevardes balafrées. Des vieilles et des moins vieilles. Lasses de venir rendre des comptes et d'être obligées de ravalier la colère qui les étouffait. Dans ces réunions obligatoires ordonnées par des juges, on s'entêtait à combattre la violence des femmes, une violence qu'on disait non seulement en augmentation, mais qui tendait de plus en plus à ressembler et même à dépasser celle des garçons, une cruauté toute féminine, irraisonnée, expliquée par la nature excessive et impulsive propre à leur genre. Les femmes étaient jugées comme des malades mentales et leur violence n'avait rien de légitime.

Pourtant, nous ne faisons que nous défendre.

À Montpellier où Cristina et moi vivions depuis notre naissance, le centre-ville regorgeait de virilistes, assoiffés de pouvoir et de cul. Ils dévoraient cru toutes les filles que la nuit pouvait leur servir. Ces vampires de cyprine ne se refusaient rien : mineures, lesbiennes, récalcitrantes, isolées, alcoolisées, peu importait tant que la came avait une chatte entre les pattes arrière. Ils semaient le chaos et la désolation partout où ils passaient.

À nos quinze ans, un de ces bâtards de prédateur avait changé notre vie. Nous habitons à l'époque le quartier des Aubes, derrière la voie ferrée. Une nuit, après un concert, nous avons emprunté le raccourci le long des rails pour rentrer chez nous. L'atmosphère était chargée d'électricité et la brume étourdissait l'horizon, mais rien ne pouvait nous intimider à cet âge-là. Il était sorti de nulle part. Il avait bondi à une vitesse hors du commun puis, avec un malin plaisir, s'était planté juste

devant nous, sa bite à la main. J'avais ri, nerveusement, alors il m'avait empoignée par la nuque et m'avait attirée contre lui. Pétrifiée, j'avais été incapable de me dégager de son étreinte. Mais pour Cristina, son sang n'avait fait qu'un tour. Elle avait ramassé un pavé sur la voie et le lui avait enfoncé au milieu de la gueule en se jetant sur lui. Aveuglé par le sang, le gars s'était mis à hurler et, en titubant, s'était entravé dans les rails. Cristina avait alors frappé une deuxième fois, à l'arrière du crâne. De la bouillie épaisse et grumeleuse avait jailli des os fracassés. J'avais été sidérée par la violence qui émanait de ma sœur.

Horriée et fascinée à la fois.

Le lendemain matin, dans le journal, un encart dans les faits divers faisait état du suicide d'un homme d'une cinquantaine d'années sur la voie ferrée. Cela avait été si simple de se débarrasser de ce connard qu'à partir de ce soir-là, nous comprîmes que nous possédions les armes pour nous protéger. Nous avions juste à nous les approprier, pour faire usage, tout comme ces bâtards, du pouvoir de la violence. Avant que mon père ne disparaisse de la maison – ma mère m'avait raconté qu'il avait fui en traître –, il l'avait violentée pendant quatorze ans. Et nous n'avions jamais été capables de la défendre.

Ce soir-là, avec la mort sur les rails de ce connard inconnu, toute notre vie avait basculé.

Nous venions de découvrir que la violence n'appartenait pas qu'aux hommes.

Trente années étaient passées depuis la bite exhibée sur le réseau ferroviaire. Aujourd'hui, nous étions toutes deux connues comme le loup blanc. Les Sœurs Furie. C'était notre blaze. <https://lessoeursfurie.com>, tout en attaché. Paiement en ligne avec possibilité d'étaler en trois fois sans frais.

Nos clientes étaient des femmes, anonymes, cachées derrière des pseudos délicieusement vulgaires. Un connard

dans les parages, un exhibo, un vieux pervers, un crevard adepte de domination que l'on voulait punir dans d'atroces souffrances ? Cristina en avait fait son fonds de commerce. Elle traquait les bâtards désignés, magnifiquement moulée dans ses tenues de latex. Elle leur écrasait les côtes comme elle le ferait d'une noisette pourrie. Elle les chopait par la gorge au moment où leur bite tiédissait. Puis elle se délectait de leur crever les couilles à coups de bottes à talons aiguilles. Leurs testicules ressemblaient ensuite à de ravissantes petites passoirs à thé. Inutilisables. Seulement décoratives. Ma sœur chérie était devenue la plus grande brute à gages de la ville. Moi, ma came, c'était plutôt les pères de famille, ceux qui giflaient leurs femmes et condamnaient leur progéniture à suivre de longues, éprouvantes et onéreuses thérapies.

On se répartissait bien le boulot, pas de jalousie, des horaires aménagés et flexibles, chacune sa clientèle. Mais, depuis quelques temps, Cristina vrillait, c'était dû à sa préménopause, elle devenait incapable de se maîtriser, et elle dégonfrait des bâtards en journée, à la vue de tous.

Le Cercle.

En entrant dans le local, je cherchai du regard Cristina. Je la trouvai sans peine, son blouson à sequins dorés éblouissait toute l'assemblée. C'était à son tour de parler.

— Nous vous écoutons, Cristina, dit l'éducateur.

— Je suis fatiguée de venir ici, répondit-elle sèchement. J'ai quarante ans. Si à chaque fois que je frappe un connard on me recolle du Cercle, j'vais plus pouvoir travailler, moi ! J'ai dû lui mettre un coup de tête à cet enfoiré pour qu'il se calme, j'étais obligée. J'ai encore une marque là – elle montre son front bombé – et là – elle montre son nez.

— Cristina, vous aviez pris vos médicaments ?

— Ils m'ensuquent, tes putains d'cachets.

— Cristina, votre traitement et ces réunions sont là pour

vous accompagner à canaliser votre violence. Vous êtes ici pour vous reprendre en main et vous réinsérer dans la société, pas pour frapper toutes les personnes qui ne vous conviennent pas !

— Ces réunions, elles me cassent les couilles je t’ai dit et si je n’avais pas pris mes cachets je lui aurais vraiment bien défoncé sa sale petite gueule sans m’abîmer d’un poil les sourcils !

— Cristina, vous devez comprendre que vous êtes là pour...

Ma sœur ne lui laissa pas le temps de terminer sa phrase. Elle se leva de sa chaise, attrapa l’éducateur d’une seule main par ses vêtements à la hauteur de la ceinture et le souleva comme elle aurait soulevé un paquet de linge sale, à bout de bras.

— Cristina, vous aggravez votre cas !

— JE NE SUIS PAS MALADE, PAUVRE CON !

Elle saisit alors la main gauche du type, la mordit et sectionna net deux doigts, d’un seul coup de dents. Il hurla puis essaya d’agripper ma sœur par les cheveux de sa main valide. Je la vis esquiver de justesse puis lui décocher un coup de pied magistral dans la poitrine. Le talon de douze centimètres de son escarpin lui traversa le sternum et resta coincé au milieu de son poitrail ensanglanté. Elle extirpa son pied de la chaussure avec une agilité déconcertante et le gonze s’effondra sur le sol, les mains sur son torse et les yeux exorbités. Il étouffa un cri, paralysé autant par la peur que par la douleur. Cristina s’agenouilla auprès de lui et entreprit de récupérer son escarpin à travers des mouvements de va-et-vient accompagnés de petits craquements déplaisants.

Je restai interdite une minute puis repris mes esprits. Je me jetai sur ma sœur et l’entraînai vers la sortie en courant. Elle vociférait, sa godasse tachée de sang dans la main. Je la dépassai dans notre course pour lui ouvrir le Toyota. On s’engouffra toutes les deux dans l’habitacle et je démarrai en trombe.

— *Putaiiin*, Cristina ! Ne me dis pas que tu étais obligée de lui bouffer les doigts ! Ni de le perforer !

Elle se dressa sur son siège, les yeux flamboyants et les muscles du cou saillant de façon anormale. Elle hurla :

— Il a niqué mes pompes, ce bâtard ! Et puis, c'est un connard, un vrai, ce type ! Tu sais qu'il se délecte de la détresse des petites gosses à la rue ? Un putain de pervers ! Il se dit éducateur mais il abuse d'elles ! J'aurais dû le défoncer depuis bien longtemps, ce crevard !

— Ouais, bien sûr qu'il méritait une branlée ! Mais tu ne pouvais pas attendre d'être seule avec lui pour le défoncer sans te faire choper ?! Avec tes conneries, tu vas encore repasser devant le juge et, plus grave encore, tu vas nous faire arriver en retard pour bouffer chez maman !

Je hurlais, en proie à une bouffée d'exaspération.

Cristina se renfrogna, alluma une clope et se tassa dans le siège de la bagnole. Elle ne dit plus un mot de tout le trajet. Elle avait du sang sur les lèvres qui avait déteint sur son filtre de clope. Je me garai au pied de l'immeuble et vis que la lumière de l'appartement n'était plus allumée.

— Allez, on fait ça en deux-deux.

Cristina tirait encore la gueule. Elle sortit de la bagnole en boitillant. Son talon défoncé lui donnait la démarche d'un vieux cowboy dégueulasse. Elle enfonça le bouton de l'ascenseur, qui ne s'alluma pas. Elle appuya avec insistance une seconde fois. Rien ne se passa. Elle émit un cri de rage guttural qui résonna dans tout l'immeuble. Je lui pris la main et l'entraînai dans les escaliers. Arrivées dans l'appartement, nous constatâmes que les gamines et leur mère avait fui, avant que l'on fasse le nettoyage. Le corps du feu mari reposait sous le vieux plaid. Effectivement, on aurait pu croire qu'il faisait la sieste au milieu du salon, à un détail près : ses cheveux étaient gominés non pas par du gel mais par du sang noir séché. Sur la table, 250 balles en liquide.

— C'est fatigant de buter des pauvres, railla Cristina en levant les yeux au ciel. Faut que tu changes de clientèle !

— T'es mignonne !

Elle se mit à rire soudainement. Sa bouderie était terminée.

— Ma petite Mère Teresa d'amour ! Ma défonceuse de gueux !, roucoula-t-elle en se fichant de ma gueule.

Je me rapprochai d'elle, jusqu'à ce que son visage se retrouvât à quelques centimètres à peine du mien, afin de lui souffler mon haleine de femme chacal. Quel visage merveilleux elle avait ! Une peau mate, de grands yeux noirs envoûtants, le tout encadré à la perfection par une chevelure brune et brillante tombant sur les épaules. Je renonçai à ma soufflette et ricanai avec elle.

— C'est vrai que tu fais dans la clientèle de luxe, toi, maintenant !, répondis-je. Tu ne traques plus que le bourgeois violeur de discothèque ! Mais je te rappelle que ta dernière victime est un crétin de travailleur social ! Un putain de fonctionnaire ! Tu régresses, ma belle !

Cristina fit mine de vomir en s'enfonçant deux doigts dans la bouche, puis se cura les ongles avec la pointe de son coutelas avant de cracher sur le type.

— Arrête de cracher, c'est dégueulasse.

Elle haussa les épaules.

— Je ne peux pas m'en empêcher, répliqua-t-elle en souriant. Il est répugnant, ce gars.

— C'est bien pour ça qu'il est mort !, je dis.

— Nan, dit elle en imitant mon accent de sudiste, il fait un *gros dodo* !

J'ouvris la porte de l'appartement en grand et retournai vers le type, passai un bras sous ses aisselles et Cristina m'imita. On se redressa ensemble, soulevant le type du même coup. On le portait comme si l'on soutenait un ivrogne, sa tête sur mon épaule et ses jambes molles touchant à peine le sol. On avança dans le couloir en titubant.

— *Putaiiiin*, l'ascenseur ne marche toujours pas, gémit Cristina.

Je soufflai, inspirai longuement par le nez, et désignai du menton les escaliers.

— Sans moi, déclara Cristina, pas envie de me péter le dos.

Elle lâcha le type qui s'effondra sur le sol. Je soufflai, inspirai par le nez. J'attrapai les pieds du cadavre et j'entamai la descente des cinq étages. Ses traits faciaux furent méconnaissables après avoir tapé une à une les 222 marches en béton du HLM.

— Allez, aide-moi à le monter dans le coffre, ce fumier. On a intérêt à se magner le cul si on ne veut pas finir décapitées par maman !

Cristina soupira et attrapa le corps par les bras. On le balança sans ménagement dans le Toyota et on referma le coffre. Alors qu'elle repassait devant moi, je pris le temps d'admirer son gros cul ferme sous sa jupe écrue et courte. C'était vraiment un miracle qu'elle ne se soit pas encore tachée au vu de tous les événements de la soirée. En plus, cette jupe avait dû lui coûter les yeux de la tête.

Mon téléphone sonna.

— Merde, je grinçai des dents, c'est maman !

— Qu'est-ce qu'elle veut ?

— Il est 19 heures 15. On a un quart d'heure de retard.

— On fait quoi du gars ?

— On le laisse dans le coffre. On se garera dans l'allée.

Je pris le volant du Toyota qui connaissait par cœur le chemin de chez notre mère. Le 776 de l'avenue Xavier-de-Ricard. Arrivées devant la baraque, Cristina sauta de la voiture et ouvrit le portail pour que je puisse me garer dans l'allée. Notre mère était déjà sur le perron. Je baissai la vitre pour la saluer et ce fut à cet instant même qu'un gémissement se fit entendre. Il ne fut que de courte durée, mais suffisante pour

que notre mère hausse un sourcil en disant :

— C’était quoi, ce bruit ?

Cristina rit fort et répondit :

— C’était mon estomac, j’ai la dalle!

Mais notre mère se redressa, positionna ses narines vers le haut et huma l’air environnant. Puis elle se déplaça lentement vers le Toyota, tout en inspirant bruyamment. Cristina se positionna devant elle, faisant rempart avec la bagnole.

— Bon mais, tu fais quoi ? Allez, on rentre, j’ai faim, moi !

Ma mère la poussa fermement sur le côté puis essaya d’ouvrir la malle arrière. Des gouttes de sueur perlèrent à mon front et Cristina fondit. Mon cœur battait à tout rompre et un flot d’adrénaline se répandit dans tout mon corps : nous avions compris que rien, non rien ne pourrait arrêter notre mère.

Au moment même où elle ouvrit le coffre, ce fut aussi incroyable que ce que je m’étais imaginé.

Le macchabée se redressa d’un seul coup à la verticale, face à face avec notre mère, le visage tuméfié et sanguinolent. Sans autre formalité, ma mère lui décocha un sourire confiant puis lui asséna un putain de coup de boule entre les deux yeux, à l’endroit exact où j’avais déjà tapé quelques heures auparavant. Le gars retomba aussi sec sur le plastique de la malle et ne bougea plus. D’un geste brusque, elle nous écarta de son chemin pour se saisir d’une bêche posée au pied des escaliers de la baraque. Elle revint vers la voiture ainsi armée et, dotée d’une force étonnante, elle incrusta la partie tranchante de l’outil dans la carotide du type. Un geyser de sang s’échappa de son cou. Sans le moindre rictus de dégoût, elle fit rapidement un pas de côté pour ne pas se faire asperger, nous pointa avec sa bêche et nous avertit :

— Bon, vous terminez ça rapidement ou le rôti va refroidir avec vos conneries !

Cristina, médusée, resta statique et je mis plusieurs minutes avant de comprendre ce qu’il venait de se passer.

Notre mère nous tendit à chacune une pioche et une pelle puis nous désigna du menton le fond du jardin.

— Allez me l'enfourer bien profond au pied du magnolia. À gauche. À gauche, c'est bien compris ? Parce qu'à droite il y a déjà papa. Et il fait un *gros, gros dodo*.

# LES LENDEMAINS DANS LA MANGROVE

*Maria Petrovic*

« Et là-bas où la mer lèche le ciel, il y a le Continent, avec des vallées, des forêts et des papillons ! On y étudie et travaille, on peut acheter une maison avec un jardin. Il y a même des licornes...

— Ça n'existe pas, ça, Hana. »

Des piaillements juvéniles percèrent la moiteur de l'obscurité, puis la voix d'Astrid s'entendit : « Rélia, arrête de l'interrompre !

— On y voit les yachts fantastiques des Seigneurs et leurs châteaux, leurs belles villes. C'est à couper le souffle Il n'y a plus d'îles ni de volcans, comme ici, rien de tout ça. Mais ne vous inquiétez pas, ce monde aussi est fait pour nous. »

Une chape de lumière crue tomba soudainement sur elles. La porte s'était ouverte et une ombre barrait la sortie, celle d'un Pa : « L'orage tropical est terminé. Vous pouvez sortir vous amuser », dit-il. Les trois fillettes se levèrent d'un bond, qui pour l'enlacer, qui pour se ruer dehors.

« Astrid, Hana, Rélia, merci de vous occuper des Vertes avec autant d'amour et de gentillesse. Je veillerai moi-même à ce que vous partiez avec de bons Seigneurs. »

Elles se mirent au garde-à-vous à l'image de ces soldats dans leurs livres, puis s'enfuirent en riant.

Le lagon s'épanouissait en boucles de sable sur de chatoyantes couleurs turquoise. Du haut du volcan glissait un vent tropical, curieux de ce rivage sucré de jeunesse.

Les Vertes se pourchassèrent un peu tout autour des Pas et Mas avant de se précipiter dans l'eau.

« N'approchez pas trop de la mangrove ! », lança l'un des Parents. « Et, Lola, ne t'éloigne pas ! Ton Seigneur vient te chercher demain, je ne veux pas que tu t'abîmes, compris ? »

À leur tour, les Mûres se trempèrent les orteils.

« J'ai hâte d'être à samedi, dit Astrid. On va pouvoir jouer tous ensemble ! »

Ses prunelles d'enfant se fauflaient à travers les palétuviers pour voir de l'autre côté, l'île des Garçons.

Il faisait bon être enfant dans l'Archipel des Seigneurs.

\* \* \*

Avant le coucher, les plus Mûres avaient droit à une promenade et elles s'adonnaient alors à rêveries et discussions.

« J'ai réfléchi, dit Rélia, le regard arrimé sur ses Sœurs. J'aimerais qu'on ait un coin rien qu'à nous.

— Un genre de cabane secrète ? », fit Hana.

Astrid se renfrogna : « C'est dangereux, la jungle. Et les petites sont toujours avec nous.

— Je ne parlais pas de la jungle. Et, la nuit, tout le monde dort... » Rélia avait reporté son regard sur la mangrove.

Malgré les réticences d'Astrid, il ne fallut pas plus de

quelques minutes pour s'entendre sur un plan : fabriquer un radeau simple mais robuste et explorer de nuit. D'ailleurs, grâce à tous ses caprices, Rélia avait pu récolter des objets variés auxquels les autres ne pouvaient pas même songer, comme deux vraies rames.

Et puis enfin, une nuit de pleine lune, elles s'enfoncèrent dans les marais.

\* \* \*

Ces expéditions nocturnes étaient désormais devenues coutumières, tant et si bien qu'elles avaient vite déniché un recoin isolé. La lune pénétrait la mangrove bien difficilement. Cependant, lorsqu'elle y parvenait, l'eau se parait d'une beauté surnaturelle. Dans la jungle, à l'abri de tous, elles avaient même confectionné un drapeau qu'elles plantèrent fièrement, à trois, sur le sol de leur cachette.

Or, la nuit suivante, elles le trouvèrent à terre, tout abîmé.

Ce n'était pas logique que les Parents eussent découvert leurs escapades sans les punir immédiatement ; non, il y avait quelqu'un ici, une présence qu'elles devaient identifier au plus vite.

Alors, elles replacèrent le drapeau et décidèrent de revenir le lendemain.

Cette fois, un autre drapeau avait pris la place du leur.

Rélia se précipita pour l'arracher lorsque, dans la lumière cendrée, apparurent trois de ses Frères :

« Quoi ? C'était vous ? »

— On ne savait pas non plus !, riposta Rael, Edgar sur ses talons. On a eu peur, on se demandait qui ça pouvait être...

— Vous explorez la mangrove aussi, alors ?, demanda Paul. Et quelles belles rames ! Rélia a encore fait des siennes, je parie ! »

Pour la première fois, ils se retrouvaient sans surveillance et, puisque cela leur plut, ils vinrent toutes les nuits, discutant et rêvant du Continent et du monde des Seigneurs quand Rélia n'apportait pas ses jeux de société.

C'étaient des interstices où Paul n'avait pas à se faire discret, où Astrid n'était pas obligée de cacher ses absurdités et où Hana pouvait lire tranquillement. Une douce cassure dans le monde tropical où la moiteur même se faisait moins brutale.

Puis, une nuit, Paul ne fut pas des leurs.

Incontestablement, cet écrin ne les protégeait pas de leur destinée : ils restaient les enfants de l'Archipel des Seigneurs.

« Je suis très contente pour lui, mais... on s'amuse si bien !, confia Hana. Il est parti tout à l'heure ?

— Oui... ! Edgar contenait ses larmes. Maintenant il va avoir un travail auprès d'un Seigneur, une maison, c'est bien...

— Il faut se dire que c'est bientôt notre tour !, tempéra Astrid. On se reverra tous sur le Continent ! »

Mais les cœurs étant bien loin de l'engouement habituel. Rael proposa d'explorer les environs.

Avec la brise nocturne, cette expédition s'avéra agréable. Se faufiler sous les feuilles, dans les méandres humides, glisser dans le silence moite, tout un tas d'expériences interdites. On ne parlait pas, on ne se regardait pas. Jusque dans la quiétude, pourtant, les souvenirs les poursuivaient. Des larmes silencieuses étincelaient parfois.

À un moment, une voix traversa l'humidité.

« Ça vient de là. », susurra Edgar.

Ils cessèrent de ramer, s'aidant des racines à découvert pour approcher en silence.

« Pas un bruit ! », ordonna Rélia.

Il faisait nuit, certes, mais la lune était pleine et baignait l'océan de l'immensité de son éclat argenté.

Paul était parti tout à l'heure, c'était pourtant bel et bien lui qu'ils voyaient.

« Ils sont encore sur la Navette ?, s'étonna Rael. C'est bizarre. Je pensais qu'elle les avait relayés au yacht depuis longtemps, non ? »

Le Seigneur tenait une chose braquée sur Paul et les deux gardes qui l'entouraient, mais impossible de deviner quoi.

« Bienvenue, *Welcome, Bienvenido, Yōkoso, Dobrodošli*. Activez les sous-titres, au fait... Voilà ce que j'ai acheté : ils l'ont appelé Paul, bon, on s'en fout, j'ai dit que je le voulais mûr et discret, et c'est ce que j'ai eu. Si vous aimez bien quand ça fait ce que vous dites sans trop couiner, ne pas les prendre avant quatorze ans. Celui-ci a été éduqué comme promis et je n'ai pas attendu très longtemps... Franchement, cette île est la meilleure de toutes. »

La Navette glissait avec une lenteur irréaliste.

« Ce soir, j'ai décidé de répondre à l'une de vos requêtes : *si on meurt en riant, sourit-on pour l'éternité ou se fait-on dessus comme tous autres ?* On est presque deux millions sur le live, allez... Je suis sûr qu'il y a encore du beau monde sur le *Dark*. », puis le Seigneur s'adressa à Paul d'une voix beaucoup moins douce : « Allez, enlève tes vêtements ! »

Voyant que l'enfant ne faisait pas un geste, les deux autres le déshabillèrent de force puis le frappèrent, et ses Frères et Sœurs, là-bas, à l'orée de la mangrove, s'efforcèrent d'étrangler une épouvante qu'ils n'avaient jamais connue.

« Maintenant, ris ! » Terrible était la voix du Seigneur. « Ris,

allez ! »

Mais puisque Paul ne cessait de pleurer, secoué de spasmes, les deux autres se mirent à le chatouiller. Il obéit malgré lui. Son rire pitoyable, inévitable et authentique à la fois, résonnait de façon dramatique.

Des oiseaux s'envolèrent.

Une détonation semblable à celle du tonnerre venait de déchirer la nuit jusque dans les profondeurs des marais, jusqu'aux enfants qui, complètement sonnés et ivres d'horreur, n'avaient pas même réussi à hurler.

« Bon, je suis au regret de vous annoncer que ça se fait dessus comme les autres... À dans quarante jours pour un autre live. Soyez nombreux ! »

Et ils jetèrent le corps à l'eau.

\* \* \*

La lune trouait la canopée et laissait traîner partout ses flaques de lumière. On restait là, sans rien dire, sans rien voir, près du drapeau. Si quelqu'un ouvrait la bouche, les mots s'enrayaient.

Astrid avait une folle envie de pleurer mais ses yeux demeuraient irrémédiablement secs et écarquillés.

« Si je comprends bien, on est des jouets faits sur mesure par et pour les Seigneurs ? » La voix de Rael était tout enrouée.

« Les Parents sont au courant, vu ce qu'il a dit, conclut son Frère. C'est même certain.

— Et on n'est pas les seuls dans ce cas-là. »

\* \* \*

La vie dans l'Archipel devenait intenable, laissant place à un quotidien infernal dans une chaleur abrutissante, fait de jeux insipides et d'étreintes odieuses.

Le samedi qui suivit, lorsque Frères et Sœurs se retrouvèrent et que les plus âgés réussirent à s'enfoncer dans la jungle, Astrid annonça : « On va s'enfuir. » D'abord, ils la pensèrent démente mais Edgar ajouta qu'à cinq, ils avaient toutes leurs chances.

« Non. Tous ensemble, tous les Frères et les Sœurs.

— Mais tu es complètement folle, Astrid ! On est presque vingt !, lança Rélia.

— Je sais.

— Reste sur terre, abrutie ! »

Hana trancha le débat d'une voix timide : « Je suis pour.

— Tu ne vas pas t'y mettre !

— Moi aussi, ajouta Rael, suivi de près par Edgar.

— Prochain départ dans moins de quarante jours, ça nous laisse un peu de temps », conclut Astrid.

L'incrédulité de Rélia ne les affectant pas davantage, des idées pointèrent.

« On pourrait partir en mer !

— On nous retrouverait très vite.

— Peut-être qu'on pourrait faire un sous-marin...

— Pourquoi ne pas utiliser les oiseaux ? »

Astrid, soudain, se tourna vers Rélia et s'écria : « Mais oui, on ne va pas rester sur terre. On va s'envoler !

— Ho, mais attendez ! On va fabriquer un gros ballon, comme dans mon livre ! », renchérit Hana.

Rélia les observait tous d'un air étrange, entre résignation et espoir, comme si elle se débarrassait d'un fardeau qu'elle

trimballait depuis longtemps.

Peu de temps après, Hana demanda à Rélia de bien vouloir rassembler feutres et crayons de couleur, à Astrid, autant de feuilles de bananiers que possible et aux garçons d'apporter des lianes afin d'apprendre à les tresser comme dans son livre.

Au cœur de la mangrove, ils l'écoutaient avec attention, esquissant, traçant, notant mesures et instructions.

Pourtant, une nuit, Astrid remarqua l'expression grave et fermée de sa Sœur. Un voile obscurcissait chacun de ses sourires. Même les mots dans ses contes étaient hantés par cet air dramatique.

Les Parents avaient parlé d'une requête seigneuriale expresse et exceptionnelle.

Le prochain départ était pour vendredi. Hana en était l'objet.

\* \* \*

Le jour fatidique advint trop vite, plus douloureux que l'annonce même du départ. Les adieux s'avéraient déchirants et clôturaient une longue série de jours obscurs : les Vertes refusaient de se séparer de leur conteuse préférée et les Mûres devaient ravalier colère, peur et chagrin.

Au moment de serrer sa Sœur dans ses bras, Astrid vomit jusqu'à son âme. Elle avait passé des heures à retourner la situation afin de la sauver mais Hana était demeurée inflexible : « Si ce n'est pas moi, ce sera quelqu'un d'autre et ça, je ne veux pas. »

Loin derrière le turquoise et le corail, là où l'eau prend une tout autre couleur, patientait un yacht des plus sophistiqués, de nacre et d'argent, signé *Eden*.

\* \* \*

Rael, déterminé à percer le secret de Rélia – car, oui, il en était sûr, elle en avait un – décida de l'isoler, prétextant avoir besoin de son aide pour couper des lianes. En effet, sa Sœur détenait tout un tas d'objets plus qu'utiles pour l'évasion – cela ne s'arrêtait pas aux feutres ou aux jouets –, même des choses habituellement prohibées.

Une fois loin des regards, il attaqua : « Alors, tu caftes ? »

Tout d'abord, elle hésita, balbutia quelques mots mais finit par lever sa jupette et baisser sa culotte : « Je suis une Taupe. Du coup, j'ai le droit d'avoir tout ce que je veux. En échange, je cafte... »

Rael fixait des parties génitales identiques aux siennes, éberlué.

« Mais cette fois, j'ai rien dit. Je le jure. »

Enfin, quand le tourbillon d'idées eut fini de brouiller son esprit, Rael osa : « En fait, tu veux partir depuis le début, c'est ça ? Et tu collectionnes toutes ces choses pour t'enfuir ?

— Tu réfléchis vite et bien ! »

Rélia avait toujours été très audacieuse dans ses propos ou son comportement, d'après ses Sœurs. Tout s'expliquait à présent : c'était une Taupe.

\* \* \*

*Vous jetterez le ballon dans le volcan et il se lèvera tout seul avec l'air chaud.* Tous les jours, de part et d'autre de la mangrove, les Mûrs rassemblaient les Verts pour leur raconter l'histoire fabuleuse de la montgolfière d'Hana : « En souvenir, nous allons en construire une et faire une surprise à nos Parents », leur avait dit Astrid.

*Vous formerez les Verts par le jeu. Amusez-vous dans la jungle, près du volcan, pour les habituer.* Peu à peu, ces moments prouvèrent aux Parents qu'ils pouvaient compter sur les plus grands et leur attention finit même par diminuer, ce qui permit de partir en exploration au pied du volcan où déjà se ressentaient sa chaleur et ses pulsations.

*Pour le ballon, assemblez des feuilles de bananier et des peaux ensemble.* Alors, les filles s'étaient mises à coudre et les garçons à chasser, comme l'avait dit Hana, sans relâche.

Malgré toute cette secrète entente, parfois, au cœur de la mangrove, ils se retrouvaient pour pleurer et pour s'encourager. Pour chaque « J'en ai marre, j'en peux plus », Astrid trouvait des mots de réconfort, pour chaque larme elle avait un mouchoir, pour chaque résignation, un remède.

Et, entre-temps, Frères et Sœurs apprenaient à survivre en feignant sourires et étreintes, à mentir aux plus jeunes, à inventer des histoires et des excuses mais, surtout, s'efforçaient de ne pas penser à Lola, Hana, Paul et les autres.

*Pour attacher la nacelle au ballon, faites des cordes avec les lianes et pour la nacelle en elle-même, attachez des tiges de bambou les unes aux autres. Mais on ne tiendra pas tous dedans, alors les plus courageux utiliseront des cerfs-volants suspendus à la montgolfière.* Jour après jour, sur la face cachée du volcan, les garçons s'émerveillaient de voir la nacelle

prendre forme et grandir.

*N'oubliez pas la trappe. Agathe est un bébé et a la taille parfaite pour faire le trou. Retenez bien : en tirant la corde, on ouvre la trappe, l'air chaud s'échappe et on redescend ; en la relâchant, le clapet se ferme, et on arrête la descente.*

Rélia, grâce à son intelligente collecte, fabriqua un foyer en argile, qu'elle testa aussitôt avec la graisse animale recueillie par ses Frères.

*Vous n'aurez qu'une unique chance.*

Et le nom du suivant destiné à partir fut annoncé.

\* \* \*

La lune prendrait bientôt congé.  
Pour la dernière fois.

À l'orée de la forêt, là où se croisent les ombres de la nuit et celle du volcan, elle attendait, Agathe dans les bras, qu'arrivât le reste de ses Frères tandis qu'un lot de Verts courait déjà vers le sommet.

Là-bas, Edgar et Rael déplaient soigneusement le ballon.  
Plus le temps passait, plus l'aurore se tintait de cuivre.

\* \* \*

Pourquoi certains auraient-ils un droit de vie différent ?  
C'était la question que se posait ce Pa, tandis qu'il observait les ombres au sommet du volcan.

Ces enfants s'étaient fabriqué un droit à la vie toutes les

nuits dans la mangrove et tous les jours dans la jungle.

Il avait compris depuis quelques semaines, comme le maître se rappelle ses débuts, comme l'adulte qui, un jour, a été enfant, et Hana n'avait fait que confirmer ses soupçons : *Maintenant que vous savez, vous pouvez me changer d'île. En revanche, en échange, je veux que vous les laissiez partir.*

Il s'élança à leur poursuite.

\* \* \*

La sueur enfonçait ses piques dans leurs yeux. On passait les Verts dans la nacelle, un à un, malgré leurs protestations. L'ascension avait été rude pour les plus petits et ils ne voyaient plus l'intérêt de la surprise aux Parents.

Astrid pensait à Hana : c'était grâce à son imagination et ses connaissances qu'ils s'enfuyaient aujourd'hui.

« Les cerfs-volants sont prêts ! », s'écria Rael.

Sa voix lui fit l'effet d'une de ces bonnes glaces que les Parents ramenaient parfois.

Tout s'accéléra d'un coup quand elle vit accourir un Pa. Comment était-ce possible ? Et où étaient les autres ?

Edgar et Rael déployèrent aussitôt le ballon.

Combien de temps passa, elle l'ignorait quand son tour arriva.

La nacelle se hissait déjà entre les soupirs incandescents.

Pa s'était arrêté tout près, et Astrid n'aurait su décrire son

expression.

*Et là-bas où la mer lèche le ciel, il y a le Continent, avec des vallées, des forêts et des papillons ! On y étudie et travaille, on peut acheter une maison avec un jardin...*

Ses Frères et Sœurs hurlaient.

*Il y a même des licornes...*

Alors qu'elle attrapait le cerf-volant dans un dernier élan de vie, Pa saisit sa cheville, secouant la montgolfière jusqu'à son sommet.

Puis le volcan l'avalala.

*Parce que ce monde aussi est fait pour nous, pensa-t-elle en lui accordant un dernier regard.*

## LES AUTEURS :

### Jenny Monica Etienne

Jenny Monica Etienne, poétesse haïtienne diplômée en gestion des affaires, allie rigueur analytique et sensibilité artistique. Son écriture, à la fois brute et lumineuse, explore les tensions entre chaos et clarté, fragilité et force. Inspirée par les éléments et ses origines, elle transforme le silence en un langage universel, faisant jaillir la lumière de l'obscurité.

### Camille Doucet

Camille Doucet est planneur stratégique, un métier qui, contrairement à ce que sous-entend son intitulé, ne nécessite ni d'avoir son brevet de pilote, ni d'avoir lu *L'Art de la guerre*. Plusieurs de ses nouvelles ont été primées, publiées, voire les deux.

### Bernard D. Sortais

Né en 1964, Bernard D. Sortais est juriste de formation. Il obtient sa maîtrise en 1990 et consacre la majeure partie de sa carrière à la gestion immobilière. Parallèlement, il se passionne pour la littérature, imaginaire en particulier. De lecteur il devient auteur et plusieurs de ses textes, appartenant au courant du réalisme magique ou de la réalité fantastique, ont été publiés dans des recueils collectifs de nouvelles, notamment aux éditions N'Co à Vienne (Isère) et Play Again Asbl à Wavre (Belgique), ainsi que dans le premier numéro de la revue *Égrégore de la source de paix*.

Il a été lauréat du concours organisé en 2024 par le Village du livre de Cuisery (Saône-et-Loire). Sa nouvelle *Pontormo* figure dans le volume premier du recueil de nouvelles du Cercle Leonardo da Vinci. Quant à son texte intitulé *Exhumation*, il a été publié dans le n°31 de *Squeeze*.

### Mike Kasprzak

Mike Kasprzak, né en 1983, est un écrivain français auteur de nouvelles, poèmes et romans, ayant publié les œuvres suivantes : *Boulot, ivresse et autres bizarreries* (2013), *Dégénérescence céleste* (2013), *Monstres* (2014), *En guerre dès le matin* (2017) et *Le Coupable* (2023). Il est également le fondateur de la revue littéraire *Le Cafard hérétique* et cofondateur de la maison d'édition Zéro Édition. Proche d'auteurs tels que Hamsun, Nietzsche ou Dostoïevski, Mike Kasprzak a pour thèmes de prédilection les errances de l'âme humaine, la solitude, la quête de soi et l'affirmation de la volonté.

<https://www.mikekasprzak.fr/>

### Louise Fonte

Auteure et éditrice d'un roman graphique sur l'histoire du féminisme en douze épisodes, *Les Chroniques mauves*, Louise Fonte a posé ses cartons dans l'Hérault en 2017, sans regret pour les ciels brouillasseux vibrionnants de particules fines des matins d'hiver dans le onzième arrondissement de Paris. Depuis, elle se rapproche des bois et de la garrigue, mais elle reste vague là-dessus. Elle écrit des nouvelles, polars, poèmes et chansons. Louise Fonte a édité plusieurs nouvelles dans *Squeeze*, mais aussi chez Antidata. Elle a obtenu la bourse d'écriture numérique de Livre et Lecture Occitanie dont a résulté le polar *Une belle daurade* qui met en scène Ira, une ex-flic de la BAC de Montpellier. Quand elle n'écrit pas, elle cherche à monter un atelier de slam, court les bois, marche avec les mouflons, fait de belles traces dans la neige l'hiver dans l'Aubrac et l'Aigoual.

### Pierre Brignon

Apparu à Paris vingt-six ans avant l'an 2000, Pierre Brignon s'est un temps pris pour Corto Maltese, du Rwanda à la Bolivie en passant par la Bosnie ou la Syrie, mais il a finalement préféré s'appliquer à infliger accords du participe passé, tables de multiplication et autres joyeusetés à d'infortunés élèves qui n'en demandaient pas

tant. Alors que ses rêves s'étiolaient dans une vie consacrée par ailleurs à la culture des fraisiers et à la confection de mortier à la chaux, il reprend son itinérance : armé de son fidèle clavier, il embarque pour les étoiles, participant notamment à des anthologies aux Éditions Arkuiris ou pour la revue *Gandahar*.

### Christophe Gauthier

Né au mois d'août 1979, Christophe Gauthier vit et travaille à Angers. Participant occasionnel à des concours et appels à textes choisis avec soin, il a notamment été publié dans les anthologies *Silence on tourne* (Festival Mauve en Noir, 2013), *Animal ad hominem* (Flatland Éditeur, 2023), *Filii Futuri* (Flatland Éditeur, 2024) et *Le Novelliste* n°8, *Idées, idéaux, idéologies* (Flatland Éditeur, 2025).

[https://www.facebook.com/christophe.gauthier.2023?locale=fr\\_FR](https://www.facebook.com/christophe.gauthier.2023?locale=fr_FR)

### Jacques Cauda

Cauda vient du latin *in cauda venenum* et le venin (*venenum*) est celui du scorpion, c'est dire s'il est armé. Jacques Cauda naît non pas avec une cuillère d'argent dans la bouche mais avec un stylo. Écrire et dessiner, dès son plus jeune âge. *Peindrécrite*, dit-il. À dix-huit ans il apprend la philosophie à la Sorbonne et le cinéma au CLCF, Conservatoire du cinéma et de la fiction. Diplômes en poche, il travaille pendant dix ans pour la télévision, il y réalise des documentaires aux titres évocateurs comme *De bœuf en bif*, un film sur les abattoirs digne des meilleurs tableaux de Francis Bacon ; ou bien *Se souvenir dix secondes ou toute sa vie*, dont il a tout oublié : il est devenu alcoolique durant cette période ! C'est pourquoi il arrête le filmage pour *peindrécrite* tout son soûl. Près de cinquante bouquins : poésie, prix Joseph Delteil et de l'Institut académique de Paris ; nouvelles, prix de la ville du Pecq ; romans, essais, correspondances, livres d'artiste... Et autant, sinon davantage, de livres qu'il illustre, dont *Le Purgatoire de Dante* aux éditions Ardavena. Il est Toile d'or en 2010 pour le portrait de Marc Ribot, prix décerné par la Fédération nationale de la culture française. Il obtient plusieurs Awards d'honneur à la *Park Art Fair International* (Genève) en 2011, 2012, 2015, 2016 et, en 2012, le Grand Prix de la Biennale d'art contemporain à Orléans. Ses œuvres sont conservées au Kattenkabinet (Amsterdam), au Musée d'art spontané (Bruxelles), à la Maison de Balzac (Paris) et à la Maison de Verlaine (Metz). Ses portraits sont entrés dans les

collections du collectif Nuage Vert. Plusieurs biographies et essais lui sont consacrés dont le dernier en date, *Dante, Sade, Rimbaud, Cauda* (janvier 2025, aux Éditions universitaires européennes), est signé Paul Basso, professeur de lettres à la faculté de Lille. L'ouvrage paraît simultanément en plusieurs langues, français, anglais, espagnol, allemand, portugais, polonais, italien. Cauda est aussi président du prix littéraire Jacques Abeille/Léo Barthe. Il dirige la collection de littérature (roman, nouvelle) « La Bleu-Turquin », la collection « Cour & Jardin » (théâtre) et la collection « Résonances » (essai) chez Douro/Hachette.  
[https://fr.wikipedia.org/wiki/Jacques\\_Cauda](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jacques_Cauda)

### Fabien Bernier

Quand il n'est pas derrière ses tables de librairie à dénicher les dernières perles de la littérature mondiale, Fabien Bernier passe son temps à aligner des phrases ; il fabrique des nouvelles et des poèmes, dans lesquels il a à cœur et à tripes de rassembler les souvenirs de son enfance et de son adolescence. Un recueil de ses poèmes est paru il y a quelques années, dont il parle à qui veut en entendre parler.

### Laura Ferreira

Laura Ferreira a grandi en province rurale, au carrefour entre deux siècles. Installée à Paris, elle écrit sous les toits des immeubles ; des écrits académiques le jour, des récits littéraires la nuit. Ses textes gravitent autour de motifs intimes et obsessionnels, parmi lesquels la maladie mentale, le rapport au corps ou encore la famille.

### Audrey Fawry

*Je verse du sucre glace sur ses doigts avant de mordre dedans.*

Audrey Fawry, elle écrit pour ça. Pour tout ce que la vraie vie ne lui permet pas. Enterrer des bâtards à mains nues, avoir une chatte en or, déguster des torsos braisés. L'illusion est parfaite ; elle s'y délecte. Ses textes sont courts et finissent mal. Grand bien lui fasse ! En 2024, sa nouvelle *Bien arrivée* s'est hissée à la troisième place du podium du concours de nouvelles Gibert - Louves du Polar.

### Maria Petrovic

Maria est, d'après les dires, flippante et maladroite. Elle aime rire et manger. Depuis toute jeune, la littérature a fait partie de sa vie,

tout comme l'humour noir et les jeux de mots libidineux. Écrivain en herbe, elle construit un monde bien à part. Première publication dans la revue *Squeeze*.

Rendez-vous début 2026 pour le prochain numéro



**Retrouvez nos appels à textes et toutes nos publications sur :**

**[www.revuesqueeze.com](http://www.revuesqueeze.com)**



Directeur de publication : Lemon A  
Relecture et correction : Anne-Marie Valet  
Conception multimédia : Jérôme Bertho  
Maquette /couverture : Bérénice Belpaire X Éfelyd  
Illustration couverture : Lemon 2  
Comité de lecture : Zoé V, Dominique R, Maylis H, Renaud V, Anne-Marie V. Manu S.  
Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014

ISBN : 979-10-92316-33-9

Dépôt légal : Septembre 2025 © Les auteurs et Squeeze